

PRIX
\$2.00

Le coin du feu.

Revue
FÉMININE MONTREAL

MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



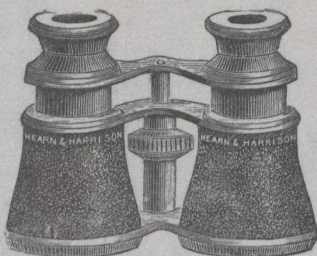
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermometres,
Barometres,
Instruments
de dessin
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST



BERLIN HOUSE

Le plus grand établissement de Manteaux du Canada.

"Spécialités"

MANTEAUX, COSTUMES, SOIES

ET

ETOFFES A ROBES.

BEDARD & VINCENT,

1810 & 1812 Rue Notre Dame.

Modistes "Couturières" de première classe attachées à l'établissement.

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris
Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

BOISSEAU FRERES

— ET LA —

Cie Generale des Bazar

2,500 PIECES DE TAPIS !

provenant d'un stock de banqueroute, achetées à 60c dans la piastre, et que nous vendrons de même à 60c dans la piastre.

Par chaque 100 PIASTRES que vous aurez a depenser pour le renouvellement de vos Tapis, vous gagnerez 40 PIASTRÉS.

L'économie est assez sérieuse pour que nous l'annoncions. Dans de telles conditions, toute personne qui ne les achètera pas chez nous n'est pas soucieuse de ses intérêts.

PRELARTS

De toutes qualités et de toutes les largeurs, aux mêmes conditions de prix que les Tapis.

Vous pouvez acheter dès maintenant vos TAPIS et vos PRELARTS livrables le jour que vous fixerez. Un homme d'expérience est attaché à l'établissement pour la pose à domicile.

LA CIE GENERALE DES BAZARS

Coins des Rues St. Laurent, Ste. Catherine et St. Charles-Borromee.

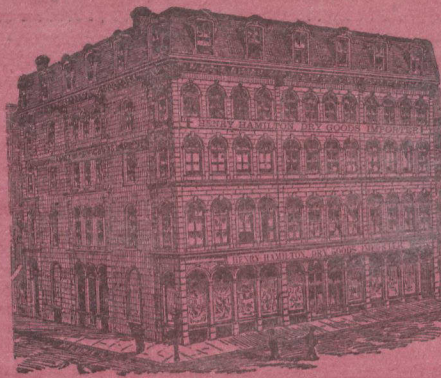
Le poste

le plus

central

de la

Cité



Toutes

les lignes

de chars

Urbains

passent

devant

notre

Etablissement

HENRY & N. E. HAMILTON

NOUVELLES SOIES D'ETE

Nouvelles Soies rayées à Jupons, l'article le plus parfait dans les soies françaises glacées, seulement 60c.

Nouvelles Soies transparentes, une des plus jolies soies à garnitures, seulement 85c.

Nouvelles Soies Fleuries pour robes et blouses, rien de plus élégant pour l'été, seulement 95c.

Nouvelles Soies, peau de soie, couleur pâle, rayées de couleur foncée, seulement 95c.

Nouvelles Soies Merveilleux, fonds noir et rayé, de couleurs diverses, seulement 95c.

AVIS SPECIAL—Nous venons justement de recevoir un grand envoi de Soies moirées noires et de couleurs, les nuances les plus rares.

TAPIS! TAPIS!

Nouveautés dans ce département reçues tous les jours. Une visite vous convaincra que nous avons les plus jolis patrons et les meilleures valeurs de tapis vendus dans la cité.

HENRY & N. E. HAMILTON,
Rue St. Jacques et Carre Victoria.

MODES FASHIONABLES



Le quartier St. Jacques est à la fin doté d'un établissement fashionable où nos élégantes pourront choisir dans une variété sans nombre un chapeau selon leur goût, et façonné d'après les derniers modèles créés à Paris. En voici deux jolis modèles.

L'importation récente qu'a faite Mme Houde des hautes nouveautés de Paris et de New York ne laisse rien à désirer. Richesse, luxe, élégance, beauté, qualité, tout y est.

On est certain d'être bien servi quand on s'adresse à une personne d'une grande expérience et d'un mérite incontestable.

Mme Houde sait réserver à ses clientes et au public en général des surprises qui étonnent et qui charment.

L'assortiment nouveau reçu par Mme Houde est exposé dans ses deux magasins, au numéros

1588 et 1658 Rue STE. CATHERINE

et comprend aussi une grande variété d'articles de première communion, tels que rubans, voiles et couronnes.

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

MAI 1894

{ ADMINISTRATION: }
{ 63 RUE ST. GABRIEL. }

SOMMAIRE

CHRONIQUE	<i>Mme Dandurand.</i>	MUSCADIN A LA CONVENTION.	<i>Muscadin.</i>
DISCOURS PRONONCÉ A LA CONVENTION DU CON- SEIL NATIONAL DES FEMMES A OTTAWA		PETITS COURS DE MYTHOLOGIE	* * *
	<i>Mme Dandurand.</i>	LA MODE,	<i>Fanne</i>
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	* * *	ICI ET LA,	* * *
LOCUTIONS VICIEU-ES.	* * *	MESURES PRÉVENTIVES CONTRE LA FIÈVRE TYPHOÏDE.	<i>Le Docteur.</i>
L'ART D'AIMER SON MARI	<i>Marcel Prevost.</i>	HONOLULU.	<i>C. de Varigny.</i>
HYGIÈNE,	* * *	FEUILLETON.	* * *
SAVOIR-VIVRE,	* * *	LA MATINÉE D'UNE JOLIE FEMME,	<i>Mme de Girardin.</i>
LITTÉRATURE,	<i>Météore.</i>	LETTRES D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>

Chronique

C'était pour l'observateur un spectacle curieux et intéressant que la réunion des femmes de toutes les parties du pays, depuis Winnipeg jusqu'à St. Jean du Nouveau-Brunswick, venues à Ottawa pour se connaître et se concerter en vue de faire le bien.

Devant la sagesse de la grande convention féminine qui, par une espèce d'accord tacite, s'est tenue à l'écart des controverses dangereuses et des revendications insensées, devant son ardeur consciencieuse à rechercher les moyens d'améliorer le sort des malheureux et de perfectionner la femme sous tous les rapports, les plus pessimistes, les plus sceptiques ne purent se défendre d'un sentiment d'admiration et d'un élan d'espérance.

Le discours d'ouverture de la présidente, lady Aberdeen, montrait à tous la branche d'olivier, gage de paix et de miséricorde. "La joie, l'honneur du foyer, le développement et la sage orientation de l'amour maternel, y disait-elle en substance, voilà notre véritable objet. Nous devons être des mères non-seulement pour nos enfants, mais aussi pour les orphelins et les infortunés au sort de qui personne ne s'intéresse."

Je saisis l'occasion de dire ici que Son Excellence la Présidente du Conseil National a présidé

la Convention avec une habileté et un tact par faits, son désir évident étant de se rendre un compte exact de l'esprit, des besoins de notre société, pour ensuite travailler, sans arrière pensée et en union avec toutes, dans le sens indiqué par la volonté générale.

Au fait, puisque je touche indirectement à une question vivement agitée depuis quelque temps dans certains cercles, qu'on me permette de la traiter ouvertement.

On a prétendu que les théories de la comtesse d'Aberdeen à l'égard des domestiques — théories très libérales, à en juger par sa conduite envers ceux de sa maison — allaient être d'un fâcheux exemple pour la classe de nos serviteurs déjà si émancipée, et augmenter encore les difficultés que leur indiscipline et leur incapacité créent dans toutes nos familles.

Il n'est pas probable que les privilèges dont jouissent les serviteurs de Rideau Hall (privilèges d'ailleurs fort exagérés par certains reporters aussi légers qu'impertinents) aient pour effet de pousser à la révolte ceux de ce pays. Pour ce qui est de la propagande que Son Excellence aurait l'intention de faire en dehors de chez elle et à l'endroit de nos propres domestiques, celles qui l'ont vue présider le Congrès

féminin a ce zèle impartial et intelligent pour le bien général, ne craindront pas de voir la femme de notre Gouverneur compromettre l'ordre de nos familles en tentant d'affranchir davantage les insubordonnés qui composent la classe des serviteurs en ce pays.

Il n'est peut-être pas inutile de rassurer sur ce point quelques personnes que les prétendues tendances démocratiques de la noble Présidente du Conseil National, faisaient regarder cette institution avec défiance. Lady Aberdeen comprend à merveille son rôle de *chairwoman*. On sent que pour elle la volonté populaire est sacrée, et que, quelles que soient ses opinions, jamais elle ne tentera de les faire prévaloir contre celles de la majorité.

Maintenant, arrivons au cœur de la question. Abordons le problème que se pose le public : Quel est au juste le but ; quelle peut être l'utilité du Conseil National des femmes ?

Comme beaucoup d'autres, je me le demandais, en me rendant à Ottawa pour y prendre part. Après cette première Convention je vois clairement les transformations bienfaisantes, les prodiges que peut accomplir dans la société et la famille, l'union des femmes de tout un pays mues par une pensée commune — faire le bien.

Jules Simon, en parlant de son projet de la réduction du service militaire en Europe — projet qui réaliserait au milieu des peuples affamés de carnage la véritable trêve de Dieu, et rendrait à des milliers de familles leurs pères et leurs fils — Jules Simon s'écriait : " Ah si nous avions les femmes ! "

Quand les moralistes, les réformateurs, les philanthropes de ce pays chercheront des auxiliaires précieux pour seconder leurs entreprises, ils n'en seront pas réduits — grâce à la formation de ce syndicat de la charité, tout armé et tout prêt pour les bons combats — à regretter l'indifférence du sexe auquel appartiennent les mères.

Tout de suite ils auront pour eux, avec eux, ces femmes dont le moraliste français fait si grand cas.

Les communautés religieuses dans la Province de Québec prouvent d'une façon éclatante le bien que peuvent faire les associations féminines dont tous les membres, comme des volontaires de

l'armée de Dieu, n'attendent que l'occasion de se dévouer à quelque bonne cause.

Pour la section catholique du Conseil National des femmes, son rôle sera d'aider les communautés dans leurs œuvres pieuses. Car, en effet, que peuvent ces institutions sans le secours, les avis et le concours des femmes du monde ? Il consistera encore à exercer dans la sphère que les religieuses ne peuvent atteindre une influence civilisatrice.

Quelle est la mère soucieuse de l'innocence de ses enfants, de la moralité, de la tempérance de ses fils, qui ne s'est pas écriée devant certains scandales : — Comment les lois tolèrent-elles de pareils abus !

Elle n'a jamais réfléchi qu'en vertu de ce pouvoir de persuasion et de ce droit de conseil qu'elle a sur ceux qui font les lois, le moyen de corriger ces abus est entre ses mains.

Mais pour cela il faut s'entendre et se concerter. Ce qu'une seule personne ne peut accomplir, la pression d'une organisation puissante par le nombre arrivera à le réaliser.

En Angleterre l'adoption d'une loi importante sur les tuteurs n'est due qu'à l'intervention d'un club féminin qui plaida pendant des années avant de gagner son point.

Il existe en France une excellente association dont le besoin se fait grandement sentir parmi nous. Seules, des femmes du monde ayant des loisirs, de l'argent et de la bonne volonté peuvent entreprendre ici l'œuvre qui est le but de " l'Union Française pour le patronage des enfants maltraités et moralement abandonnés. "

Cette société a été fondée par deux femmes : M^{me} de Barrau et M^{me} Kergomard. M. Jules Simon en est le président.

Je laisse le bon patriarche vous en dire quelques mots :

" Les enfants maltraités et moralement abandonnés ! D'abord, ce sont des enfants, c'est-à-dire des êtres innocents qui souffrent par la faute des autres, et qui, s'ils ne sont pas secourus et ramenés au bien, ont devant eux toute une vie de misère et peut-être de crimes. On peut dire que pour eux l'ordre de la Providence est interverti, car le père et la mère qui leur sont donnés pour les élever, les aider, les éclairer, pour leur enseigner l'amour du prochain, la vertu et le sacrifice, altèrent pour tou-

jours leur santé, déforment leurs membres, atrophiaient leurs sentiments et leur vie morale par des leçons et par des exemples. Ils auraient vécu pour faire la guerre à la société et à la morale. Nous leur enseignons la paix, le devoir, le sacrifice. Ces orphelins dont les pères sont vivants cessent d'être orphelins en entrant chez nous.

“Ce que nous faisons, ce n'est pas seulement le sauvetage de quelques milliers de malheureux, c'est un essai de rénovation sociale.

“M^{me} Lebaudy (qui vient de faire à l'Œuvre un don de 450,000 francs) exprime la volonté formelle que ses protégés soient confiés à des institutions religieuses, ou, si on a recours à des placements individuels, à des familles connues par leurs sentiments religieux.

“Nous nous conformerons avec un plaisir tout particulier à la volonté de M^{me} Lebaudy sur l'éducation religieuse des enfants, parce qu'elle est conforme à nos vues et à nos habitudes.”

Dans un village situé à une petite distance de Montréal, et que je visite quelquefois en été, j'ai vu batailler sur les quais, flâner au soleil et insulter les passants, une bande de jeunes voyous dégoulinés. C'étaient des orphelins ou de précoces mauvais sujets affranchis du joug paternel et s'exerçant par des larcins quotidiens dans les magasins, dans les caves de l'endroit, et par toutes sortes de méfaits, à la carrière du crime.

Le cœur vous en faisait mal de voir ces vagabonds, dont quelques-uns n'avaient pas trop mauvaise figure, livrés à la perdition, abandonnés de tous.

Songez que le sort de ces malheureux n'intéressait personne assez pour qu'on se préoccupât seulement de les mettre à l'École de Réforme.

Voilà pour les riches et les découvertes quelques occasions entre mille d'exercer leur instinct maternel, ce *mothering* dont parle lady Aberdeen.

Dans la Convention d'avril, nous avons été édifiées de voir le nombre des sociétés répondant à des besoins de la nature de ceux que je viens d'indiquer, fleurissant parmi nos compatriotes de langue anglaise. M^{mes} Thibaudeau et Routhier de notre côté, ont fait admirer à ces dernières l'excellence de nos œuvres catholiques et leur ont montré quel immense terrain couvre, dans le domaine de la charité, le dévouement de nos religieuses.

Pour ma part (puisqu'en effet je dois me citer, ayant eu l'honneur de représenter avec quelques autres les canadiennes-françaises) j'ai cru utile de prêcher la culture morale et intellectuelle de la femme. J'ai prié les canadiennes anglaises d'apprendre notre langue ; et, au nom de l'avenir de nos enfants, je les ai suppliées de combattre au sein de leurs familles les préjugés de races, ce à quoi elles ont chaleureusement applaudi.

Je n'ai pas la prétention d'avoir rien accompli d'important dans le sens d'une entente cordiale entre les deux éléments de notre population ; mais, que d'autres après moi soutiennent la même idée, poursuivent le même but avec persistance, alors, quand nous aurons gagné la sympathie des mères et des épouses de ceux qui nous haïssent, dites-moi, ne sera-t-il pas virtuellement désarmé le bras des redoutables adversaires de notre religion et de notre nationalité ?

Et qu'on ne dise pas que notre foi court des dangers. Pourquoi serait-elle la seule à redouter le contact des sectes étrangères ? Le cardinal Gibbons, qui a présidé à Chicago le parlement des religions, a-t-il eu de ces scrupules ; et dans cette solennelle représentation de toutes les croyances, notre infaillible doctrine a-t-elle eu à rougir de la comparaison ?

Dans la rencontre d'éléments différents ou contraires, n'y a-t-il pas justement un principe d'émulation ? L'histoire des peuples, par exemple, nous prouve que ceux qui eurent à se mesurer avec des rivaux furent les plus vaillants et les plus patriotiques.

Et, du reste, que gagne-t-on à se tenir systématiquement à l'écart des coalitions puissantes ? A se faire regarder comme minorité hostile, à être haïneusement persécuté et opprimé.

Dans le Conseil National des femmes la question de foi n'est pas en jeu ; mais que cela n'empêche pas les canadiennes catholiques de choisir comme délégués à ses réunions, des personnes connues par la fermeté de leurs principes et capables de faire honneur à notre religion.

Qu'il se trouve après cela des journalistes factieux, amis des Maritornes pour faire de grosses plaisanteries, et s'écrier : *Qui don: ravaudra les bas !* Qu'il y en ait faisant l'office d'éteignoirs pour déclarer que la femme est très bien telle

qu'elle est, qu'il serait dangereux de la sortir de sa torpeur; il faut les laisser dire, en priant Dieu que de tels personnages soient en minorité parmi nous.

S'il est admis que la femme a un rôle d'une importance capitale à jouer dans le monde, les hommes intelligents comprendront qu'elle ne doit rien négliger pour s'instruire et s'éclairer.

Tant que nous aurons des mères futiles et igno-

rantes, ceux qui sont à la tête de notre peuple continueront à se plaindre de l'aveuglement, de l'indifférence nationale, de l'absence de sens moral et du peu de fermeté de principes des citoyens.

Mme Dandurand.

N.B.—A l'aimable écrivain de "La Fraternité" de Paris, avec lequel nous n'avons aucun autre moyen de communiquer, nous envoyons par la voie de ce journal, nos remerciements pour les agréables choses qu'il nous adresse.

Mme D.

Les Clubs Littéraires.

Nous remplaçons aujourd'hui l'article sur les *Travers Sociaux* par le discours de Madame Dandurand à la Convention du Conseil National des femmes à Ottawa.

Pour être comprise par la majorité des déléguées des différentes villes, notre directrice a été forcée de le prononcer en anglais. Dans un débat sur les écoles du Manitoba à la Chambre des députés fédéraux, ce discours a été cité par un orateur anglais qui en donna la conclusion comme un exemple de libéralité et de largeur de vues à ses collègues de la Chambre.

Discours Prononcé à la Convention du Conseil National des Femmes à Ottawa.

MILADY, MESDAMES,

Les idées sont des articles ayant une valeur intrinsèque (*standard articles*). Leur utilité et leur mérite s'imposent quelle que soit la forme dont elles sont revêtues.

Plaise au ciel que les miennes résistent au mauvais traitement que ma prose anglaise va leur infliger.

Je traiterai mon sujet à un point de vue exclusif: dans ses relations avec les canadiennes-françaises.

Pour qui connaît notre société, il semblera que la matière même manque à mon étude dont les premiers mots à la rigueur pourraient être les derniers. Car, en réalité, nous ne possédons aucuns clubs littéraires.

Les seules associations de ce genre existant dans la métropole sont faites pour la jeunesse masculine; encore sont-elles destinées dans l'esprit de leurs patrons et fondateurs à poursuivre un but plutôt moral que de développement intellectuel.

Si ces cercles n'ont encore rien produit de très

remarquable dans les lettres canadiennes, ils obtiennent dans cette œuvre de sauvegarde—leur véritable objet—les plus heureux résultats. C'est pourquoi ils ont droit à toutes nos félicitations.

Car si l'on envisage les choses à un point de vue chrétien, ne vaut-il pas mieux après tout être très bon que très célèbre?

Je ne crois pas me tromper en comprenant que Son Excellence elle-même, qui cherche à gagner dans ce pays de nouvelles adhésions à l'intelligente fédération qui s'appelle le "Conseil national des femmes", n'obéit qu'à un sentiment philanthropique, ayant pour but la protection des malheureuses, le perfectionnement moral de la femme en général, et non son initiation à la vie publique ou sa candidature aux faveurs de la Renommée.

C'est cette même préoccupation de la valeur de notre sexe et ce même désir de lui voir prendre à la tête de la société le rôle important que lui désigne la volonté de Dieu qui me font répéter avec tristesse: Nous ne possédons de clubs d'aucun genre.

Vous connaissez toutes le mot de Sheridan: Les femmes nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites.

Cette proposition est comme la conséquence d'un syllogisme dont les prémices furent posées il y a au-delà de deux mille ans par un autre grand homme.

Thémistocle avait dit: mon fils gouverne Athènes, car mon fils gouverne sa mère et sa mère me gouverne.

La conclusion de l'auteur de "School for Scandal" se place ici tout naturellement.

La femme qui possède une si grande autorité sur la conduite des hommes, la femme à qui in-

fermentent malgré tout sous l'indifférence ancienne, pour ouvrir des horizons plus vastes à la génération qui nous suit, il faut créer des clubs artistiques, des centres intellectuels dans lesquels la femme, en se soustrayant pour quelques instants à l'esclavage des soucis matériels, trouverait quelque cellentes intentions, mais incapable de comprendre, encore moins d'inspirer, les pensées de son mari, inhabile dans l'art de cultiver les facultés intellectuelles de ses enfants, de leur inculquer la notion, "l'esprit du bien," ce qui est autre chose que de s'attacher étroitement à la lettre ?

Personne, je crois, n'appellera le modèle que je viens de décrire un idéal. Pour moi, ce type est comme les amandes très bonnes que la dureté de leur écorce condamne à l'obscurité et à une stérilité éternelle.

Pour faire germer toute semence, pour que les fleurs s'épanouissent, il faut la lumière fécondante. L'intelligence est le rayon favorisant dans l'âme humaine le développement de ses nobles instincts et l'éclosion des vertus les plus délicates et les plus exquises.

Une femme dont la conduite n'est pas guidée par ce flambeau ne peut aspirer à être la "femme parfaite" ayant une action bienfaisante dans sa sphère. Elle ne jouera jamais que le rôle d'un rouage secondaire sinon nuisible de l'organisation sociale.

Ces considérations me ramènent à la nécessité des associations féminines, différant entièrement de nos réunions mondaines, en ce qu'on s'y occuperait des choses de l'esprit, on y exercerait non seulement sa langue mais aussi les facultés qu'on peut avoir reçues en partage, et l'on dépouillerait cette fastidieuse livrée de la banalité qui, comme la tunique de Nessus, s'attache obstinément à nous, caractérise nos discours, nos amusements, nos habitudes et tous nos faits et gestes.

Cette particularité de notre tempérament que je relève ici résulte de circonstances spéciales : Les arts dans notre pays n'en sont encore qu'à la première période de l'enfance. L'originalité, le raffinement, l'éclat qu'ils donnent aux nations vivant dans leur familiarité manquent au nôtre.

Notre pauvreté est donc en quelque sorte excusable. Elle cessera pourtant de l'être du moment que nous nous y résignerons et que nous ne ferons

pas d'efforts pour dominer ces circonstances désavantageuses.

Il faut le reconnaître, la "matérialité" — non pas encore, Dieu soit béni, le matérialisme — la matérialité nous perd.

Il n'y a peut-être pas un peuple au monde plus ami du repos, de la bonne chère, de son confort que le peuple canadien. Pour ce qui est de l'autre côté de l'existence, pour le spirituel, la chose la moins difficile au monde est d'en trouver de plus préoccupé que lui.

Et voilà pourquoi nous nous mouvons dans un cercle étroit, où il semble qu'on respire un air déjà respiré, où l'on ressasse des idées mille fois retournées.

Dans nos conversations, les compliments et les plaisanteries inamovibles, moulés dans des formules toujours les mêmes, ont cours depuis un temps immémorial.

Une teinte uniforme dans les allures, les goûts, jusque dans la manière de s'habiller, noie tous les détails de notre vie sociale dans une monotonie énervante.

Cela se fait sentir d'une façon si cruelle qu'à certains moments l'on donnerait son petit doigt pour voir la foudre ou quoique ce soit d'original tomber dans cette mer morte.

Les dignes sujets de Sa Majesté tyrannique "la Banalité" doivent être apathiques. Et nous le sommes..... Dieu sait combien. Nous le sommes au point de faire notre devise tacite du triste aveu de l'apôtre : "Je vois le bien, je veux le faire et je fais le mal". Il y a en notre faveur une légère variante : Nous voyons le bien, nous l'admirons volontiers, mais nous ne faisons rien.

De tout cela on aurait tort de conclure que les femmes instruites, amies du progrès, et mêmes lettrées, sont rares au Canada ainsi que dans notre société canadienne-française.

Les réserves que j'ai commencé par faire me mettent bien à l'aise pour déclarer hautement qu'on rencontre parmi nous un très grand nombre de personnes éclairées, déplorant cette insignifiance traditionnelle et tentant de réagir contre elle dans leur famille.

Non, les talents ne nous manquent pas.

Mais pour secouer tout à fait le joug de la médiocrité, pour donner l'essor aux aspirations qui

combe la noble, l'importante charge dans un pays démocratique de former des citoyens, ne doit-elle pas être, en effet, parfaite ?

Or, qu'appellerons-nous parfait ? Sera-ce la condition de l'épouse et de la mère aveuglément dévouée, bonne chrétienne au fond et remplie d'ex-nourriture pour son esprit et acquièrerait des connaissances propres à lui faciliter sa tâche compliquée.

Si dans toutes les villes et tous les villages du pays, les jeunes filles se rassemblaient une fois la semaine pour entendre discourir sur l'histoire, la littérature et les arts, pour perfectionner une éducation à peine ébauchée à l'école, le goût de l'étude s'étendrait, et la frivolité serait détrônée. Autre résultat : les jeunes hommes, qui dès leur entrée dans le monde auront été charmés par le commerce de femmes brillantes et cultivées, le bon mari qui auprès de son épouse ne connaîtra pas le premier moment de lassitude ou d'ennui, ne feront jamais des abonnés de cercles.

La co-opération de toutes les forces féminines, l'union de toutes nos volontés, mesdames, peut sans nul doute obtenir ce désirable état de choses.

Maintenant, j'ai une candidate à proposer pour les clubs artistiques féminins—quand ils existeront. J'hésite un peu à vous la nommer, parce que je crains presque de commettre une hérésie en patronnant une telle postulante. Ma foi, tant pis ! Appelez-moi si vous voulez : petite fille des vieux Gaulois, mais vous saurez le nom de mon personnage.

C'est la "Gaieté". Ne lui faites pas trop mauvais accueil, je vous en prie ; elle est si bonne enfant. Et puis c'est à tort qu'on l'accuse d'être très futile. Je sais que l'espiègle tire volontiers la langue à la pédanterie, mais il est aussi vrai que cette fille de l'esprit est au fond dans les meilleurs termes avec la science.

C'est elle qui, dans le "*Monde où l'on s'ennuie*", le chef-d'œuvre de Pailleron, dit avec sa fine ironie au jeune savant, auteur d'un rapport sur les palimpsestes, trop agréable au dire de quelques moroses pédagogues : "Prenez garde ! C'était presque amusant."

Voilà ce que nous ne craignons pas. Un spirituel et gracieux enjouement, au contraire, nous

semble le vêtement qui sied le mieux au mérite de la femme à qui on ne pardonne pas d'usurper la sévère gravité du sexe fort.

Les muses n'ont rien de maussade : Apollon est un dieu plein d'agrèments.

Si les premières allaient prendre des airs de pim-bèches et si le fils du soleil s'avisait un beau jour de se déguiser en Mentor, leurs temples seraient bientôt désertés.

Ces génies bienfaisants ont la grâce poétique qui séduit la sensible nature féminine et l'enthousiaste jeunesse.

On ne saurait donc mieux faire que d'employer d'aussi aimables agents à convertir à la vie intellectuelle cette partie de notre sexe dont nous avons déploré l'aveugle indifférence.

Maintenant, croirez-vous que je m'écarte par trop de mon sujet si, profitant de cette occasion unique qui réunit ici les représentantes de toutes les parties du pays, j'appelle tout spécialement votre attention, avant de finir, sur un fait qui intéresse hautement notre bonheur national.

Mesdames, de par ce pouvoir que nous possédons de façonner l'âme et l'esprit de nos enfants, l'avenir est entre nos mains. Préparons à nos héritiers un avenir heureux et calme en combattant chez eux les préjugés de races, germes de discorde, semence de haine. La Providence a jeté et a mêlé sur ce coin de terre les enfants de deux glorieuses nations ; c'est à nous, mères de familles, qu'il appartient de leur apprendre à vivre dans la charité et la paix. Pour notre part, nous nous efforcerons d'apprendre à nos enfants la langue et l'admirable histoire de la Grande-Bretagne, espérant que nos sœurs anglaises suivront la même ligne de conduite à l'égard de notre langue et de nos traditions. En nous connaissant mieux, nous aurons les uns pour les autres plus d'estime et de sympathie, et à la suite de ces sentiments surgira le principe d'humanité qui s'exprime par un seul mot : tolérance.

La doctrine n'est pas nouvelle. Son origine date du commencement de l'ère chrétienne. Le fils de Dieu l'a fondée en disant : "*Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes.*"

Conseils de la Mère Grognon

Remarquez bien, mes enfants, que les gens les meilleurs sont naturellement portés à la bienveillance et à la commisération.

L'excessive sévérité, l'intolérance et la dureté sont l'apanage des hommes imparfaits et mécontents d'eux-mêmes.

Ce m'a toujours été un sujet de surprise de voir com-



bien de saintes personnes, pour lesquels la pratique de la vertu devait sembler facile, gardaient des trésors d'indulgence et de pitié pour les coupables.

Mon édification égale mon attendrissement devant ce phénomène de la parfaite Bonté qui sait aux autres un gré infini d'être à moitié bons comme elle.

Locutions Vicieuses

Au début du nouveau système adopté à Montréal par la Compagnie des Tramways, et qui consiste à transférer les passagers d'une ligne à l'autre sans frais extra, il vaut mieux s'entendre sur l'expression à employer pour cette opération et ne pas mettre en circulation une de ses locutions impropres dont notre langage fourmille.

On entend dire déjà :—*Je suis transfert. Donnez moi un transfert.* Voire même : *J'sus l'ane transfert !*

Il y a en termes de procédure les *actes de transfert*. Les dictionnaires méconnaissent les *billets de transfert*.

En France on dit :—Un billet de *correspon-*

dance. Donnez moi une correspondance. Pourquoi ne pas suivre cet exemple ?

« C'est à tort que nos compatriotes de langue française prononcent comme les anglais *téléphone*. La lettre *o* ne portant pas d'accent circonflexe a le même son que dans le mot *couronne*.

« Quelques personnes semblent ignorer le synonyme de l'adjectif anglais *loose*. Elles disent un vêtement, une chaussure, une robe *loose*. On devrait rougir d'ignorer ainsi sa propre langue. Un vêtement ample, une robe flottante, une chaussure large, une corde lâche, libre, détachée, défective, etc., etc. ; on n'a que l'embaras du choix. Si l'on essayait une fois de parler français !

L'Art d'Aimer son Mari

LE SERMON D'UN JEUNE ROMANCIER CÉLÈBRE.

Si j'étais, gracieuse amie, un des éloquents hommes d'Eglise, dominicains, oratoriens, jésuites, qui vous excitent à la contrition et au ferme propos durant la sainte quarantaine, laissant de plus qualifiés prêcher sur le socialisme (comme à Saint-Honoré-d'Eylau) ou sur la dépopulation (comme à Notre-Dame), j'aurais choisi tout uniment pour sujet de conférences "l'amour conjugal." Et je vous aurais dit à peu près ceci :

" Mes chères sœurs, ne vous rebellez pas d'avance contre le choix de mon sujet. N' imaginez pas que, sur la façon d'aimer son mari, on n'ait rien à vous apprendre ni rien à reprendre. Autour de ma chaire, vous êtes aujourd'hui environ trois cents pourvues d'époux et d'enfants ; or, je gage ma barrette qu'il y a sur le nombre dix bonnes mères pour une bonne épouse. Vous m'en remonteriez sur la tendresse maternelle, soit ;

mais que vous êtes loin, saints du paradis, de remplir parfaitement vos devoirs vis-à-vis de celui dont vous portez le nom !

‘Honnêtes femmes ? Parbleu ! je le sais bien. C’est la moindre vertu, celle-là, mes chères sœurs. La femme point fidèle à son mari, proprement, n’est plus une épouse, comme le soldat qui traite avec l’ennemi n’est plus un soldat. Tous deux méritent d’autres noms. C’est donc aux honnêtes femmes que je m’adresse ; c’est à elles à qui je dis : Vous ne savez pas aimer votre mari, ou, peut-être, vous n’en prenez point la peine. Tous les jours, vous péchez gravement contre lui.

“Premièrement, par pensée. On pèche ainsi contre son mari, soit quand on dérobe, pour les donner à autrui, des pensées dont il a le légitime monopole, soit quand on pense à lui de façon qui lui déplairait, s’il la savait...

“Sans aller si loin que de trop admirer un autre que son mari, on pèche encore contre celui-ci, n’en doutez pas, en ne l’admirant pas assez... Je vous vois sourire.. Eh quoi ? La nécessité d’admirer son mari vous est-elle donc nouvelle ou comique ? Faut-il vous apprendre qu’il est une piété conjugale comme il est une piété filiale, et qu’il est mal de se complaire à supputer les défauts et les ridicules d’un époux, comme ceux de nos père et mère ? Or, les Parisiennes principalement (j’entends les meilleures) n’ont aucune piété conjugale. Il est de mode de “blaguer” son mari comme de blaguer le gouvernement. Point de jeune caillette de vingt-cinq ans qui ne s’estime fort supérieure au laborieux compagnon dont le travail met l’aisance dans la maison. On raille sa calvitie précocce, la demi-négligence de sa tenue, ses innocentes manies que la cohabitation a peu à peu révélées. C’est grandement enfreindre, mes sœurs, le devoir d’une épouse. Celle-ci ne doit estimer aucun homme au-dessus de son mari, par cette raison qu’elle ne doit *voir*, dans la vie, d’autre homme que son mari. Telle fut celle dont Plutarque nous conte l’aventure en ses Apophtegmes. M^{me} Denys le Tyran. Quelqu’un ayant révélé à ce potentat qu’il souffrait d’une infirmité gênante pour ses interlocuteurs (le *Fil à la patte*, déjà !) Denys rentra chez lui et demanda à sa femme pourquoi elle ne l’avait pas averti. ‘Je croyais, répliqua-t-elle, que tous les hommes étaient

ainsi...’ Mot admirable, mot vraiment chrétien d’une épouse païenne !

“Donc, mes chères sœurs, en matière conjugale surveillez vos pensées ; — surveillez vos paroles qui sont des pensées proférées. Rien n’est touchant comme une femme qui admire *trop* son mari : le type est rare, mais il se rencontre. On dira peut-être de vous : ‘Pauvre petite Madame Une Telle, elle croit vraiment à la supériorité de ce brave Un Tel, qui n’est pas trop supérieur...’ Et l’on sourira. Mais, au fond, ceux qui parleront ainsi et ceux qui souriront penseront que le dit Un Tel est fort enviable et que sa petite femme est une perle. Tandis qu’une femme qui fait de l’esprit sur le dos de son mari répand autour de soi un sentiment de gêne, un peu méprisant, comme les gens qui émettent des aphorismes ingénieux contre la patrie. Nul n’admire sincèrement celle qui fait profession d’être une ‘sans-foyer.’

“Tout acte de coquetterie qui n’a pas pour objet votre époux, sachez-le bien, est un péché contre lui. Une plume, un ruban, un bijou qui vous parent ont leur moralité. Or, quand vous vous rendez chez Reboux ou chez Jacques le Délicieux ; quand vous regardez dans les hautes glaces votre frimousse coiffée d’une capote de fleurs, votre silhouette drapée d’étoffes souples ; quand vous dites : ‘Il y a un faux pli sous l’emmanchure’ ou ‘je voudrais que les bandeaux fussent plus découverts,’ est-ce bien à la félicité de votre mari qu’il importe, selon vous, que vos bandeaux s’affirment plus largement, ou que la manche, sans nul faux pli, s’attache à l’épaule ? ‘Oh ! me direz-vous, ‘bien sûr que non ! Mon mari ne distingue pas ‘ma robe mauve de ma robe rose, et je mettrais ‘au cœur de l’hiver une capote à fond de paille ‘qu’il n’y trouverait rien à redire !’ Votre mari a tort, j’en conviens ; mais ne s’est-il pas désintéressé de votre toilette le jour où il a compris que vous ne vous habilliez plus pour lui ? Est-ce lui, franchement, que vous consultez sur ses goûts ? N’est-ce pas plutôt le vain désir, sinon de plaire à un autre homme, au moins d’éclipser d’autres femmes aux yeux des hommes ? Petit péché fort anti-conjugal.

“Enfin, mes très chères sœurs, vous péchez contre votre mari par omission. Oh ! cela, toutes tant

que vous êtes, et presque tout le temps. Convenez qu'il n'est à peu près aucun de vos actes qui soit orienté vers lui. Je me doute même que cette idée de toujours agir *ad majorem sponsi gloriam* vous paraît assez plaisante. Telle cependant doit vivre l'épouse chrétienne. C'est pécher par omission contre son mari que ne point veiller avant tout au confortable et à l'élégance de son appartement particulier ; le soin de votre chambre ou de votre salon ne doit venir qu'en second rang. C'est pécher par omission que d'organiser pour votre plaisir des divertissements d'où il sera exclu, ou qui l'ennuieront. C'est pécher par omission que de ne point vous parer pour lui dans la maison, j'entends lorsque vous savez per-

tinemment que votre négligé n'aura que lui pour admirateur..."

Le prédicateur profane tire sa péroraison du livre d'un confrère (*Vers la Lumière*, Dorchain).

Va ! si des insensés disent que l'amour passe,
Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
O mon unique amour, ne les écoute pas !

.....
Souviens-toi, souviens-toi !... Les jours et les années
N'altèrent point l'or pur, ni les clairs diamants ;
Les radieuses fleurs ne seront point fanées
Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements ;
Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
Dans la lutte, la joie, ou les heures amères,
Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

Marcel Prévost.

HYGIENE

LE NEZ.

SA ROUGEUR ANORMALE.

Votre nez pourra être de la ciselure la plus exquise, si les roses de vos joues ne sont aussi portées sur cette partie de votre visage, où elles sont déplacées, vous préférerez, à ce nez grec enflammé, un nez camus bien blanc. Et vous n'auriez pas tort si, à ce petit mal, il n'existait pas de remède.

Quand la rougeur du nez n'est pas due au froid, mais à la sécheresse du conduit nasal ou à la délicatesse des vaisseaux capillaires, il est facile de faire cesser cette inflammation. On prépare une eau composée comme suit : borax en poudre, 10 grammes ; eau de Cologne, une cuillerée à café ; eau douce, 150 grammes. Faites fondre le borax dans l'eau, puis ajoutez l'eau de Cologne. Il suffit d'humecter le nez au moyen de cette eau et de laisser sécher sans essuyer. Le nez recommence-il à brûler, on réitère la lotion.

Voici une autre mixture ; elle ne diffère pas beaucoup de la première, cependant nous la donnerons également. Faites dissoudre 2 grammes de borax dans 15 grammes d'eau de roses et autant d'eau de fleurs d'oranger. Trois fois par jour, au moins, vous vous humecterez le nez avec cette eau rafraîchissante, et vous n'essuierez pas.

La rougeur du nez provient souvent d'une sorte de congestion. Dans ce cas, on ne le lavera jamais qu'à l'eau *chaude*, le soir en se couchant.

La rougeur désagréable qui nous occupe peut aussi être imputée au genre de tempérament. Les scrofuleux en sont affligés. Ils s'abstiendront de jambon, de porc sous toutes ses formes : viande, lard, graisse, chacuterie, et aussi de viandes salées, d'aliments très épicés.

Cette rougeur tient encore au mauvais état des narines, qui enflent occasionnellement. Lavez-vous alors à l'eau chaude. L'eau froide augmenterait la rougeur du nez. Ne touchez jamais aux narines avec les doigts. Respirez un peu d'eau chaude. Rejetez-la doucement. Un peu de crème épaisse étendue sur les parties irritées les protégerait beaucoup contre les effets de l'air, adoucirait la surface enflammée. Un froid dans la tête aggraverait le mal, il faut se couvrir la tête pour dormir.

L'étroitesse des vêtements, du corset surtout, une trop faible action du cœur occasionnent aussi cette rougeur. Dans le premier cas, il est indiqué de desserrer ses vêtements. Dans le second, on

prendra beaucoup de repos ; on se lavera le corps à l'eau froide, le matin en se levant, usant d'une brosse de crin pour se frotter vigoureusement ensuite. On s'essuie bien à sec jusqu'à amener la chaleur à la peau. Il faut encore respirer un air pur, jour et nuit.

POILS DU NEZ

Les nez masculins sont très souvent ornés (?) de poils sur leur bout, sec ou charnu. Il n'y a nul inconvénient à arracher cette végétation tout à fait déplacée, au moyen de la petite pince à épiler.

Mais le procédé pourrait être dangereux pour ceux qui naissent à l'intérieur des narines, l'inflammation causée par l'extraction de ces poils ou par l'application d'épilatoires pourrait compromettre la forme et jusqu'à l'existence de l'important organe olfactif. Il faut donc se borner à couper ces poils importuns.

TANNES OU POINTS NOIRS.

Quant aux petits points noirs dont beaucoup de nez (et quelquefois de joues) sont piquetés — tannes ou vers, ce n'est pas moi qui déciderai — on assure qu'il faut extirper l'acarus ou l'excès de sécrétion sébacée en serrant, entre ses doigts, le point noir déterminé par l'une ou l'autre de ces causes.

On conseille des lotions à l'eau fraîche ou à l'eau additionnée de quelques gouttes de teinture de benjoin ; des frictions à la glycérine diluée. Un chimiste recommande les frictions au savon noir. Un médecin préconise aussi ce savon, mais en couche légère, sur les parties affectées ; l'opération doit avoir lieu le soir, en se mettant au lit.

LA RHINOPLASTIE.

Cette science qui concerne le nez a fait de tels progrès qu'on peut arriver à modifier, à changer la forme du nez. Les procédés employés sont encore du ressort de la médecine.

Cependant, j'indiquerai aux personnes affligées d'un gros nez le moyen de le faire diminuer de proportions. Il suffit de porter des lunettes pince-nez sans verres pendant la nuit et — le jour — dans la solitude.

Si le nez était un peu de travers — déviait de la

ligne médiane — il faudrait se moucher *exclusivement* du côté défectueux, jusqu'à ce que le nez se fût bien redressé.

A New York, les milliardaires se refont un nez grec, romain ou juif, au choix, au moyen d'un appareil porté pendant la nuit.

L'OREILLE.

PROPRETE DE L'OREILLE.

Vous me trouverez peut-être bien naturaliste si j'insiste sur le nettoyage de l'oreille externe et du conduit auditif, externe aussi. Mais il y a des personnes très scrupuleusement propres qui, faute de bien voir cette partie de leur corps dans ses détails, et usant d'une éponge ou d'une serviette seulement pour le lavage de l'oreille, n'arrivent pas à débarrasser tous les coins des poussières qui peuvent s'y être amassées, ni des souillures quelconques. Un petit instrument d'ivoire est nécessaire. On le recouvre d'un coin de la serviette mouillée, et il pénètre parfaitement dans tous les détours et recoins du pavillon et auricule, préalablement savonnés, mais où les doigts, si fins qu'ils soient, n'auraient pu terminer complètement le nettoyage. Le cure-oreilles, toujours recouvert par la serviette, sert à débarrasser le conduit auditif externe du cérumen (matière jaune), qui est nécessaire à l'oreille, mais s'accumule en quantité inutile, nuisible même, et déplaisante à l'œil, si l'on n'a soin d'enlever, chaque jour, l'excédent de cette sécrétion.

J'ai vu de charmantes oreilles, petites, de la forme d'une fève, ourlées de rose, mais qui semblaient déshonorées par un nettoyage trop sommaire. D'adorables qu'elles auraient pu être, leur aspect était presque repoussant. Qu'est-ce donc quand l'oreille n'a rien de remarquable, lorsqu'elle est laide ?

PRÉCAUTIONS À PRENDRE POUR ÉVITER LA SURDITÉ.

Si vous aviez une tendance à la surdité et même à la simple dureté d'oreille, il faudrait bien prendre garde d'humecter vos cheveux. Au bain froid, vous éviteriez de plonger. Vous porteriez, même dans la baignoire, une cape de soie imperméable.

Lorsque l'oreille vous démange, dans l'intérieur, n'employez jamais pour la gratter ni la tête d'une épingle, ni une épingle à cheveux, ni le bout d'un crayon ou tout autre objet analogue.

Quand on a l'oreille un peu dure il est nuisible pour l'ouïe de se laisser refroidir les pieds. Craignez l'humidité pour vos extrémités inférieures, ne vous asseyez jamais le dos tourné à une fenêtre ouverte. Ces imprudences aggraveraient votre infirmité.

Ne versez jamais dans l'oreille aucun liquide qui n'ait été chauffé au préalable. N'y mettez ni huile, ni lait, ni autres matières grasses sous prétexte de vous soulager quand vous y avez mal. Tout ce qui est grasse rancit et excite l'inflammation.

Un insecte vivant vient-il à pénétrer dans votre oreille, n'en soyez pas alarmé, l'amer cérumen lui fera rapidement vider les lieux. D'ailleurs, vous pouvez faire répandre de l'eau chaude dans le canal de votre oreille envahie, l'insecte sera noyé, viendra à la surface, où on le saisira avec les doigts. Quelques bouffées de tabac stupéfieraient l'intrus, qui s'introduit là où il n'a que faire.

Ne frappez jamais un enfant sur l'oreille, vous pourriez rompre le tympan, et causer, par votre brutalité, une surdité incurable.

L'ÉVENTAIL ACOUSTIQUE.

Je veux indiquer aux femmes atteintes de certaines formes nerveuses de surdité, un moyen extrêmement simple et facile d'atténuer cette désagréable infirmité, qui raie presque de la société humaine ceux qui en sont affligés, en les empêchant d'entendre les conversations et, en conséquence, d'y prendre part.

Elles auront toujours sous la main un éventail japonais, fait de bâtons de bambou, fendus en deux, et recouvert de papier. Lorsqu'elles voudront écouter, elles saisiront l'éventail, le déploieront, en appuieront le bord supérieur contre leur mâchoire (côté où l'on parle ou côté de la mauvaise oreille), le ployant assez pour donner quelque tension aux baguettes de bambou. Elles seront toutes surprises d'entendre comme si elles se servaient d'audiphone et de dentaphone. En outre, ce sera d'un appareil moins solennel et plus gracieux.

N.B.—Aux trois abonnées qui demandent comment préparer l'eau de rose et l'encre de chine : Il n'y a qu'à mélanger les deux substances, parties égales. Enfermez dans un flacon et appliquez avec un fin pinceau.

Au mois prochain pour la pommade trikogène.

Savoir Vivre.

GARDEN-PARTIES.—LUNCHS.—PARTIES DECAMPAGNE.

Le lunch — comme nous disons avec notre manie de singer l'Angleterre — n'est autre que le goûter français, l'ancienne collation de nos aïeux. Il est le complément ou l'intermède, comme on voudra, d'une "matinée," d'une partie de jardin, d'une réception diurne, en un mot.

C'est souvent un buffet, mais il est préférable de faire asseoir les dames à une longue table — les hommes mangeant et buvant debout derrière elles, ou, mieux encore, de faire dresser de petites tables de six couverts, où prennent place les invités des deux sexes.

Si les ressources dont on dispose ne permettent pas de traiter ses hôtes largement et délicatement, il faut se borner à réunir ses parents et ses amis intimes. Dans l'autre cas, le lunch sera aussi abondant que possible, fin et très varié.

Les goûts et les habitudes des divers invités

diffèrent toujours ; on fait servir du chocolat, du thé, du café, en certains pays ; des vins de dessert, et de bordeaux ; de la bière, du lait, en été. La table est couverte de fruits en pyramides ou en corbeilles, de compotes glacées, de crèmes, de petits fours, de gâteaux fins, meringues, éclairs, etc., de biscuits anglais et autres. Un baba et une brioche, — de belle taille, — se placent aux extrémités, le centre devant être garni de fleurs, et l'on fait circuler des tartes découpées, de la même façon qu'on offre le fromage à dîner.

En ces circonstances, le service de table doit être très élégant, ou au moins original : avec des assiettes et des compotiers imités des vieilles faïences, de jolies tasses, une verrerie bien choisie, une nappe et des serviettes tissées ou brodées en couleur, ou encore garnies de dentelle, avec des fleurs ou des feuillages surtout, et une disposition

artistique des différents mets et boissons, on obtiendra un aspect fort agréable à l'œil, sinon luxueux, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde : on n'emploie à ce repas que les couverts d'entremets.

Le lunch se sert vers le milieu de la réception ; on interrompt les jeux ou les danses, pour les reprendre en quittant la table. Quelquefois on joue une charade avant le lunch et on danse après. Cette réception peut d'ailleurs être organisée d'une façon ou d'une autre ; il n'y a qu'une règle à suivre, distraire ses invités et les idées neuves seront les bienvenues.

Quant aux parties de campagne, il en est de plus d'une sorte. On part souvent en bande pour faire une excursion et déjeuner ou luncher sur l'herbe. Les femmes prendront garde de donner lieu à aucune interprétation fâcheuse dans ces parties, où règne un certain laisser-aller ; elles doivent s'y montrer très réservées, ne pas s'isoler, enfin, pour tout dire, on ferait bien de s'abstenir de ces excursions qui ne sont possibles qu'entre hommes ou en famille.

La partie de jardin (*garden-party*, comme on dit) est bien différente. On lui donne souvent un cachet de fête foraine ; on danse ici, on tire à la cible là, on joue au tonneau plus loin ; il y a un guignol pour les enfants, etc., car cela comporte d'immenses développements si l'on veut... ou si l'on peut.

Tout est admis, du reste. Parfois, la partie de jardin n'est qu'un bal champêtre, — et, à notre avis, c'est la plus charmante de toutes ; ou une simple partie de croquet ou de lawn tennis, ou... la représentation d'une pastorale, théâtre en plein vent. A cette réception, le lunch est presque permanent. Le grand air ouvre l'appétit, et on mange toute la journée, ou du moins les *amphitryons* organisent le repas comme si on devait manger sans s'interrompre. On ne se réunit pas, du reste, autour de la table ; chacun y va quand et comme il veut.

Le *garden-party* est aussi une fête villageoise *costumée* : pardon de Bretagne, assemblée du Berry, kermesse, flamande, etc., etc.

En cas de partie ordinaire, les femmes portent une jolie toilette de ville d'été : robes de batiste, de voile, de mousseline de laine ; grands chapeaux

couverts de fleurs ; bouquets au corsage ; souliers découverts ; manches courtes, gants longs ; peu ou pas de bijoux.

Depuis quelque temps, on a baptisé les parties de campagne du nom de *Robinsons* ou de *Marlys*.

LE RÉVEILLON.

On réveillonne beaucoup, depuis quelques années. Tous les invités d'une maison assistent, en bande, à la messe de minuit avec les *amphitryons*. On revient souper... et, quelquefois, détacher les présents suspendus à l'arbre de Noël, illuminé et enrubanné de vives couleurs.

Ce souper n'est jamais cérémonieux, et l'on y mange des plats traditionnels : un potage-bouillie parfumé, que l'on sert avec des piles de gauffrettes au sucre ; une dinde froide et truffée, qui prend la place de la soupière d'argent (ou de porcelaine), dès qu'on a enlevé cette dernière. Le boudin, le vulgaire boudin noir grillé y figure toujours.

Célébrant la vieille coutume,
Entre le soir et le matin,
Sur la braise qui se consume
Nous ferons griller du boudin.

On ajoute quelques pièces froides de charcuterie (une belle hure de sanglier, un jambon, entourés de houx). Le dessert se compose de fondants et de fruits glacés. Les seuls vins admis sont le vin de Bordeaux et le vin de Champagne. — La décoration florale de la salle s'obtient avec les roses de Noël.

Un joli costume de visite est la tenue de ces réunions. Les femmes peuvent même jeter une mantille par-dessus un chapeau ordinaire (qu'elles quittent pour souper) et elles s'enveloppent d'un manteau confortable.

On ne danse pas au réveillon.

LE GÂTEAU DE LA FÈVE.

On tire les Rois soit à un dîner, soit dans une soirée.

C'est une fillette ou un garçonnet (vêtu, quand on le peut, en l'page du moyen âge) qui présente aux invités le gâteau, voilé d'une serviette de fine toile bordée de dentelle. Les parts sont découpées, bien entendu.

Chacun glisse sa main sous la serviette pour saisir une part sans la voir.

Celui ou celle qui trouve la *fève* (on ne supporte plus le microscopique bébé de porcelaine) l'envoie sur une assiette au roi ou à la reine de son choix.

Tout le monde applaudit et crie : " Vive le roi ! vive la reine ! "

Les gens titrés font confectionner le gâteau des Rois en forme de couronne héraldique. Fleurons, feuilles d'ache, perles comtales, etc., s'obtiennent à l'aide de l'angélique, des pâtes de fruits, des abricots confits.

Tout le monde n'est pas duc, prince ou marquis, mais tout le monde est citoyen d'une cité, portant au front couronne murale. Il serait charmant de servir, comme gâteau d'Epiphanie, une couronne tourelée, celle de Paris, de Lyon, ou de toute autre ville qu'on habite.

Le roi doit un don de joyeux avènement aux pauvres. Il le dépose sur " la part à Dieu."

Le lendemain matin, il envoie à la reine qui l'a choisi ou qu'il a élue, une couronne de roses naturelles.

PAQUES.

Au déjeuner de ce jour, on sert toujours des œufs durs teints de brillantes couleurs ou argentés ou dorés. Les coquilles reçoivent parfois de jolis dessins, des devises, dues au pinceau des femmes du logis. On les dispose entre des touffes de pâquerettes.

Au dîner de famille ou de cérémonie de la même fête, le rôti de tradition est l'agneau pascal, qu'on apporte entouré d'une guirlande de primevères.

RENDU DE NOCES.

Il faut encore noter le dîner que l'on offre aux jeunes mariés (après leur voyage de noce) et à leurs parents, ou aux parents de l'un d'eux, suivant les cas.

C'est un dîner de gala, en tenant compte des ressources de l'amphitryon, naturellement, mais où l'on fait de son mieux pour fêter le jeune couple heureux et où doit régner une grande gaieté. On nomme ce dîner " retour " ou " rendu de nocés " quand il est donné par des personnes ayant assisté au mariage de l'heureuse paire (*happy pair*), comme disent les anglais.

BALS.—SOIRÉES.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES ET DEVOIRS DES AMPHITRYONS.

Comme pour un dîner, toutes les dispositions relatives à la réception dansante doivent avoir été si bien prises que les maîtres du logis, libres de toute autre préoccupation, puissent se consacrer entièrement à leurs invités.

Les vestibules et l'escalier (ou l'antichambre) sont brillamment illuminés et garnis de plantes vertes. Les pièces *extérieures* de la maison ou de l'appartement doivent avoir déjà un air de fête. Une pièce est toujours convertie en vestiaire, et le plus grand ordre y est maintenu, afin que les invités puissent retrouver facilement à la sortie les vêtements qu'ils y ont déposés en entrant.

Des femmes de chambre habiles se tiennent à la disposition des dames, pour les débarrasser de leur manteau et pour réparer les accidents qui peuvent se produire dans leur toilette.

La lumière doit être abondamment distribuée dans les salons, et des fleurs, résistantes et sans parfum, y sont assez profusément disposées. Seule, une petite pièce (boudoir, salon intime ou serre) est laissée dans une demi-teinte, et ornée de fleurs légèrement odorantes. Les gens lassés du bruit et de l'illumination viendront s'y reposer, dans un calme, un apaisement, dont les natures facilement surexcitées ont besoin après quelques heures de fête.

Si l'on ne dispose pas de vastes salons, nous conseillons de ne recevoir à la fois qu'un nombre raisonnable de personnes. On ne s'amuse pas lorsqu'on a les pieds écrasés, lorsque la toilette se fripe ou se déchire dans la foule. La plus belle salle de danse sera toujours fournie par une galerie, (1) mais rares sont les maisons qui possèdent cette pièce de luxe. Pour remplacer cette galerie, on choisira le plus long de ses salons. Le buffet est ordinairement dressé dans la salle à manger. Il doit être très abondamment garni, et servi par des domestiques bien dressés. Dans les autres salons (ou chambres arrangées en conséquence) on dispose des tables de jeu. Partout belle lumière, plantes vertes et grand confort.

(1) Pièce longue et couverte.

Les maîtres de la maison se tiennent à la porte du premier salon pour recevoir leurs invités. Ils les installent de leur mieux jusqu'à ce que la foule arrivant très nombreuse, ils soient forcés de laisser les gens se placer à leur guise. Des aides de camp masculins sont bien précieux, ces soirs-là, pour diriger les invités encore peu façonnés à la physiologie de l'appartement, aux habitudes de la maison. Il va de soi que les maîtres du logis quittent le premier salon quand le plus grand nombre des invités sont entrés. Ils vont au-devant des retardataires (le mari seul si ce sont des hommes célibataires), lorsqu'on annonce ceux-ci ou lorsqu'ils les voient se diriger vers eux.

La maîtresse de la maison danse peu ; mais elle veille à ce qu'aucune des femmes qui dansent ne reste sans danseur. Pour ce, il lui est permis de faire des coquetteries à ses invités masculins (de la première jeunesse), afin d'obtenir qu'ils emmènent les délaissées dans la valse ou le quadrille.

N.B. ∞ *En réponse à une abonnée au sujet des ongles des enfants.*

Nous n'avons pu trouver dans aucun traité la solution du problème que vous nous posez. Mais le conseil des mères expérimentées est qu'il

vaut mieux couper de bonne heure les ongles des enfants.

L'opération aurait le double avantage de prévenir la mauvaise habitude de les ronger, et de donner aux doigts, si l'on a le soin de cultiver la coupe ovale, la forme effilée. Mais pour cela il faut éviter de trop rogner les ongles, qui doivent complètement recouvrir et cacher la chair.

Pour ce qui est des invitations aux *parties enfantines*, il semble qu'on peut se soustraire en ce qui les concerne à cette loi de l'étiquette défendant aux jeunes filles ou aux jeunes gens de recevoir en leurs noms dans la maison de leurs parents.

Ces petites fêtes sont comme des simulacres de celles des grandes personnes ; les minuscules amphitryons s'efforcent d'y prendre l'air de *papa* et *maman* quand ils reçoivent du monde. Les invitations au nom des jeunes héros de la fête sont donc une originalité tout-à-fait dans la note. Le code du *Savoir-Vivre* pour le petit monde n'étant pas encore écrit, on est forcé de se guider en ces sortes de choses sur le bon sens et l'esprit des convenances.

Littérature.

Mr le Météore,

Au pays des Astres.

MONSIEUR LE MÉTÉORE,

Laissez-moi vous remercier d'avoir bien daigné descendre du pays des phénomènes que vous habitez pour constater, et surtout publier dans le numéro d'avril du COIN DU FEU, que ma petite *causerie* sur "La Femme" révélait quelque talent capable d'audaces et de bonnes inspirations, mais pardessus tout susceptible de développement, s'il se décide jamais à se livrer à une étude sérieuse et assidue.

Ma reconnaissance vous est acquise pour tant de générosité et de condescendance !

Votre très humble serviteur,

X X X.

Le petit morceau ironique qui précède nous est adressé par un conférencier auquel, dans notre dernière livraison, nous avons cru rendre justice en louant, dans une certaine mesure, une étude sur la Femme lue par lui au Club National.

Notre appréciation apparemment n'a pas eu le don de le satisfaire.

Nos éloges, selon lui, n'ont pas été assez complets, et cette possibilité de développer son talent par l'étude l'étonne autant qu'elle le choque.

Pour revenir cependant sur notre première opinion, et pour hausser notre admiration au point précis fixé par le jeune auteur, nous attendrons que sa réclamation soit appuyée par d'autres que lui-même. On est toujours mauvais juge dans sa propre cause.

Au reste, le froissement d'amour-propre produit par le compte-rendu en question ne nous surprend pas trop.

La presse canadienne-française qui traite avec indifférence sinon avec mépris nos compatriotes qui débent dans les lettres, a coutume, quand elle daigne leur consacrer un entrefilet baclé pour acquit de conscience, d'employer deux ou trois phrases banales. La vaste érudition, la séduction du style, la perfection de la forme, la transcendance du talent sinon du génie y sont libéralement et indistinctement octroyés à tous et à chacun.

Le COIN DU FEU demande la permission de se soustraire à cette règle. Avec toute la bienveillance et la sympathie qu'il professe à l'égard des jeunes gens studieux, à cause même de cette sympathie, il a la ferme intention de dire toujours la simple vérité.

Et nous sommes bien aise que l'accès de mauvaise humeur de notre correspondant, nous fournisse l'occasion d'en faire aujourd'hui la déclaration officielle.

Si ce monsieur avait interprété dans leur vrai sens les termes de notre article, s'il l'avait comparé avec d'autres consacrés par nous à quelques-uns de ses confrères il ne se serait pas trouvé si maltraité. Nous lui reconnaissons du talent, ce qui n'est pas une injure, et nous constatons qu'il s'est tiré à son honneur d'une situation difficile.

A celui qui n'aurait pas un goût exclusif pour l'encens grossier avec lequel on a accoutumé de brûler le nez des lettrés ou des artistes, le compliment paraîtrait encore assez estimable.

Il faudra bien qu'on s'habitue à la sobriété de nos adjectifs et à la véracité de notre plume, desquels rien ne nous fera dévier.

Certains auteurs nous ont adressé leurs livres. Dans l'alternative de les flatter en déclarant leur œuvre passable ou de les blesser en ne leur cachant pas la triste opinion que nous en avons, le silence nous a paru le meilleur parti à prendre. Quand nous nous sommes abstenus d'user de la raillerie envers des parnassiens sans orthographe ce n'est pas contre un débutant un peu hardi mais habile et consciencieux que nous songerons à l'employer.

∞ LES CANADIENS A PARIS.—Pour la première fois l'honneur de faire admettre son tableau au "Salon" (c'est-à-dire à l'exposition annuelle de peinture) a été obtenu par un de nos compatriotes.

On sait qu'un jury composé d'artistes compétents est chargé de trier chaque année parmi les toiles présentées, celles qui sont dignes de figurer dans ce grand et solennel concours. Le fait d'être admis par l'aréopage à concourir pour les récompenses accordées aux plus méritants est déjà (sur-tout pour un jeune) un honneur insigne.

On a eu depuis quelques années l'idée d'ouvrir le Salon des refusés. Le nombre de ces derniers est par rapport aux candidats du vrai Salon dans la proportion des *appelés* à l'égard des *élus*.

Notre compatriote, M. Beau, a le bonheur d'être parmi les heureux. Le tableau qui lui vaut ce succès lui a été commandé par les messieurs de St. Sulpice pour la chapelle du Sacré Cœur à Notre Dame, et s'appelle : *Les Noces de Cana*.

Nous nous réjouissons de l'événement qui ouvre au jeune artiste canadien les portes d'un brillant avenir en même temps qu'il inaugure dans l'Art moderne l'histoire de *l'école canadienne*.

M. Beau est à Paris à la tête de plusieurs des nôtres. Parmi ces adeptes du pinceau que la Nouvelle France envoie à l'Ancienne, l'auteur des *Noces de Cana* a des émules distingués. M. Franchère, d'abord, que ses tableaux à cette même chapelle du Sacré Cœur ont fait connaître à Montréal; puis M. Jobson Paradis, possédant avec l'esprit d'observation un crayon spirituel qui le pousse à négliger la peinture pour s'adonner à l'illustration et à la caricature.

M. Coté, d'Arthabaska, doué d'aptitudes exceptionnelles, est également en train de faire sa marque.

Nous apprenons que M. St. Charles, un autre de nos compatriotes, partage la bonne fortune de M. Beau et que son ouvrage a également été admis au salon.

Le COIN DU FEU envoie à ces Messieurs ses félicitations.

Il faut encore remercier le Séminaire de Montréal qui protège et encourage dans leurs débuts difficiles les artistes canadiens. L'exemple de leur libéralité intelligente, espérons le, sera suivi par nos autres institutions et par les capitalistes de notre nationalité.

∞ A la Comédie-Française, pour dégager un peu, si nous pouvons ainsi parler, l'armoire aux manuscrits reçus, un certain nombre de pièces vont être

mises à l'étude. Nous avons dit que la première pièce nouvelle à monter est celle de M. Jules Lemaitre, le *Pardon*, qui a été distribuée à M. Worms, Mmes Bartet et Barretta ; on s'occupera aussi des *Romanesques* de M. Rostand, de deux ou trois pièces en un acte, de *Severo Torclii*.

Mais rien ne presse, car la pièce nouvelle de M. Edouard Pailleron, *Cabotins*, fait de fructueuses recettes.

« M. Henri Lavedan a lu aux artistes de l'Odéon, sa comédie nouvelle en trois actes, qui sera jouée après le *Ruban*, quand le succès de l'amusante pièce de MM. Feydeau et Desvallières sera épuisé.

La comédie de M. Henri Lavedan, qui ne comporte pas moins d'une vingtaine de rôles, s'appelle définitivement les *Deux Noblesses*.

« *La voix du Précieux Sang*. Notre amie, l'auteur distingué d'« *A l'aurore et à l'épreuve*, » Laure Conan, prend la direction d'une revue mensuelle fondée par les Sœurs du Précieux Sang de St.

Hyacinthe, dans le but de propager la dévotion qu'indique leur nom.

Cette publication, inutile de le dire, sera exclusivement religieuse, ce qui ne l'empêchera pas d'avoir cette forme littéraire que revêtent toutes les œuvres de l'écrivain féminin appelé à la diriger.

Nous souhaitons à notre confrère tout le succès qu'il mérite et qu'il obtiendra sûrement au milieu de nos pieuses populations.

« Les concerts donnés dans le courant d'avril par la Société Philharmonique de Montréal, sous la direction de M. Couture, ont été un succès sans précédent dans les annales artistiques de cette ville. La musique de Mendelsohn de Grieg et de Wagner a été savamment interprétée par un chœur de 300 voix accompagnées par un orchestre tel qu'on n'en avait jamais entendu dans aucun concert ou opéra. Toutes nos félicitations à l'habile directeur.

Météore.

Muscadin à la Convention

J'ai tenu à ne pas manquer les premières assises solennelles d'un parlement féminin dans notre pays.

D'autres vous renseigneront sur les discours éloquentes ou pleins d'édification qu'y prononcèrent des orateurs aussi gracieux que novices.

Mon rôle à moi n'est pas de philosopher sur la portée morale de cette œuvre nouvelle, mais tout simplement de *potiner* au bénéfice des lectrices du COIN DU FEU, lesquelles, toutes sérieuses qu'elles sont, ne dédaigneraient pas d'apprendre — c'est que je connais bien les femmes — quelques détails profanes de l'affaire.

En ai-je assez entendu de ces questions indiscretes : — De quoi avaient-elles l'air ? Y en avait-il de jolies ? Toutes fagotées, n'est-ce pas ? Ce devait être joliment ennuyeux tous ces discours. Est-ce qu'on se piquait pour se tenir éveillé ?

— Ah, mesdames, quelle averse ! Souffrez que je recueille un peu mes souvenirs, puis nous commencerons de satisfaire les exigences de votre curiosité.

Et tenez, quant à cette question brûlante concernant la beauté ou l'élégance de ces dames, j'aime mieux me récuser tout de suite. Je puis bien vous dire, puisque vous attachez une si grande importance aux signes extérieurs, que le type au large front luisant, cheveux rares, lunettes et longues dents — qui est caractéristique de quelques vocations littéraires, ou l'explication de certaines philanthropies qui se vengent noblement sur l'humanité des sympathies que l'humanité leur refuse — je vous dirai bien que ce type se rencontrait dans la foule des déléguées venues de tous les points du pays, mais il s'y trouvait en assez petit nombre pour vous faire rougir, jolie lectrice, de vos jugements aussi injustes que téméraires.

Timides et tremblantes ? Ah ça, par exemple, oui. Mais vaillantes et courageuses, encore davantage.

Etre femme, c'est-à-dire nerveuse et faible, et affronter pour la première fois de sa vie un auditoire choisi de quatre à cinq cents personnes ; lui

faire à haute et intelligible voix un discours d'un quart d'heure, il y avait de quoi donner le *trac* à de plus forts organismes, et franchement je vous avoue que je m'attendais à de petites crises de nerfs, à quelque explosion de pleurs, comme on en voit dans les concerts d'enfants. Quand l'un de ces jeunes acteurs atteint le paroxysme de la confusion et d'une timidité exaspérée, ses nerfs se détendent généralement dans une crise de larmes.

Mais rien de tel, heureusement, ne se produisit au sein du Congrès pour compromettre la réputation de fortitude de ses membres.

En dépit du visible tremblement de mains qu'on remarqua surtout chez celles qui eurent à ouvrir le feu, il n'en est pas une seule qui ne se soit bravement rendue au bout de son papier.

Une toute jeune et jolie fille pérora le second jour quand le Gouverneur général et sa suite parurent au milieu de l'assemblée accompagnés par les accents de l'hymne national.

— La pauvre enfant va être bien embarrassée pour reprendre le fil de son discours, me disais-je à part moi.

Pas du tout. Quand le calme fut rétabli, le gracieux orateur reparût sur l'estrade, avec les roses de ses joues seulement un peu plus animées, et continua d'une voix ferme son plaidoyer sur le soin des malades dans les hôpitaux.

La présence des illustres personnages au reste ne gêna en aucune façon la discussion, qu'ici ce jour là fut très vive relativement à la question des serviteurs.

Le Gouverneur et ses compagnons, au nombre desquels était le lieutenant gouverneur du Manitoba, n'étaient pas les derniers à applaudir les saillies des aimables *debaters* tout-à-fait raffermies.

A un certain moment, une femme, ayant passé l'âge des excessives timidités, s'avança les mains vides, sur l'estrade fleurie (car je ne vous ai pas dit que dans le parlement féminin les orateurs nous apparaissaient dans un cadre de plantes odorantes). Après avoir pris une pose oratoire (un peu trop oratoire : une main sur la table et l'autre derrière le dos) que personne n'avait encore essayée, elle se mit en frais de débiter par cœur ce qu'elle avait improvisé chez elle. Sa mémoire cependant ne seconda pas sa témérité, car après

quelques hésitations elle dut se retourner, prendre son petit sac de satin noir et en tirer son discours écrit qu'il lui fallut se résigner à lire.

Que de ressources les femmes n'ont-elles pas tout de même ! Je connais des orateurs masculins qui se trouveraient bien d'avoir comme cela de précieux petits sacs pour renouveler leurs inspirations.

Dès l'ouverture des séances, Son Excellence la présidente annonça que les procédés du Congrès seraient régis par un ouvrage du Dr. Bourinot sur les lois parlementaires. Le livre en question, tout flambant neuf, fut posé sur le bureau, pour être consulté, je suppose, en cas de besoin.

A ce moment, un ami exceptionnellement sceptique que j'avais amené avec moi me dit tout bas :

— Crois-tu que le savant docteur en loi a songé à indiquer l'ordre dans lequel ces dames grimperaient sur leurs chaises pour le cas où une souris ferait son apparition dans la salle ?

J'eus la faiblesse de sourire de sa boutade. Mais je m'en suis bien repenti depuis, en réfléchissant que si mon camarade avait trouvé le défaut de la cuirasse de gravité et de bravoure du sexe nerveux, celles qui assistent aux assemblées délibératives ou autres, tenues par des hommes trouveraient aussi bien des motifs de rire.

Je finirai par vous citer les observations — j'allais dire bien féminines, mais je me ravise pour écrire bien humaines — qu'échangèrent à mes côtés deux spectatrices.

Sur le sujet des syndicats d'ouvrières, une de leurs congénères exprimait ses vues :

— Voila des idées bien étroites, dit une de mes voisines en se penchant vers l'autre. Un signe d'acquiescement répondit à cette remarque. Mais peu à peu, en développant sa thèse, la conférencière énonça des idées plus larges et si sensées, que les applaudissements les soulignèrent.

— Allons, reprit mon critique : son mari lui a bien appris sa leçon !

Non, ce n'était pas loyal. Mais j'ai tant causé que l'espace me manque pour vous parler de la fête donnée à Rideau Hall, en l'honneur des déléguées du Conseil National par Leurs Excellences. On n'y dansa pas, à cause du deuil de lady Aberdeen, mais on y entendit d'excellente

musique. La chapelle toute neuve, que viennent de faire construire les hôtes du château, était ouverte aux invités, qui y trouvaient une délicieuse retraite quand ils voulaient échapper à la cohue des salons. Le chant poétique de l'orgue ajoutait au charme de l'endroit.

Les dames de la Convention furent également fêtées par la Compagnie des Chars Electriques, qui mit à leur disposition des voitures spéciales, dont le président et le gérant firent eux-mêmes les honneurs.

Grâce à la complaisance de ces messieurs, la

délégation féminine a pu admirer les principaux sites de la jolie capitale du Canada.

Les habitués du parlement ont remarqué aux séances de la soirée une affluance d'étrangères.

Il faut en conclure que les députées de la *Vox populi* féminine, allèrent à leurs moments de loisirs jeter un regard dédaigneux à leurs confrères politiques.

En somme, l'inauguration du Conseil National des Femmes a eu un succès complet.

Muscadin.

Petit Cours de Mythologie.

Ensuite vient le géant Typhée, la personnification des tempêtes qui ravagent la terre et les mers. C'est Junon ou l'atmosphère qui est en guerre ouverte avec son époux, et de cette lutte naissent les agitations, les vapeurs malfaisantes, les orages et l'éruption des volcans.

Après une réconciliation de courte durée, les deux époux se brouillent encore, et l'on voit paraître un quatrième enfant, le terrible Mars, le dieu de la guerre, de la désolation, du carnage, ce dieu qui fait tant pleurer les mères. La concorde semble renaître un moment dans le ménage divin, et l'on voit éclore la radieuse Hébé, déesse de la jeunesse, du printemps. Les dieux la trouvèrent si belle, qu'ils la chargèrent, comme nous l'avons déjà vu, de servir à leur table le nectar et

l'ambroisie. Elle fut bientôt remplacée par Gany-mède, et alors sa mère la garda près d'elle pour atteler son char. Elle se maria plus tard à Hercule, le dieu de la force, et à la prière de son époux, elle rajeunit le vieil Iolas, son neveu. La naissance d'Hébé est une charmante allégorie du printemps, qui naît de l'harmonie de tous les éléments. Cette douce saison répand la fécondité et la vie sur toute la nature, couronne la terre de fleurs, donne le chant et la joie aux oiseaux et semble rajeunir le vieil hiver. C'est à l'époque de cette réconciliation entre Jupiter et Junon que les mythologues placent la fable de Térée et de Progne, ou la naissance du rossignol et de l'hirondelle, les messagers du printemps.

La Mode

Que deviendraient donc les chroniqueurs mondains sans ces fêtes essentiellement parisiennes de l'Hippique et des Vernissages, où toute femme un peu en vue *doit* avoir assisté ? Non par une prétention exagérée au snobisme frisant la pose, mais par une sorte de conviction intime qu'elle accomplit un devoir. Comment cela ? me demanderez-vous. Mon Dieu, tout simplement en conservant à la physionomie de la capitale ce cachet spécial qui fait son principal charme aux yeux de la province et de l'étranger : donner naissance à *la mode* et *aux modes*, chose qu'on pourrait bien souvent traduire par le don d'apprendre aux autres ce

qui se fait et ne se fait pas quand on a l'honneur d'appartenir à un certain milieu. C'est à nous de suivre le mouvement de près ou de loin, selon nos moyens d'action et nos propres dispositions. Je ne puis, sur ce sujet délicat, que faire part à mes lectrices des impressions rapportées sur les tendances des modèles exhibés en vue de la circonstance.

Le beau temps qui donne à cette éclosion de toilettes un relief de fraîcheur s'harmonise parfaitement avec les couleurs éclatantes, les paillettes en cascades, les ruissellements de jais, faisant une gaie concurrence aux éblouissants rayons de soleil.

Il est à remarquer combien ceux-ci se montrent prodigues pendant cette période du concours, et avec quelle complaisance ils permettent un assaut de coquetterie féminine presque aussi curieux à constater que les épreuves de la piste.

Parmi les nouveautés, la veste claire soutachée est bien une des plus jolies. Allant sur tous les costumes, elle dégage la taille, fait valoir son élégance que le collet, malgré sa commodité, dérobera toujours. Le drap *muraille* couvert de fines nervures en soie *vert-chêne* est très employé, la basque est très ondulée ou découpé en créneaux, à pointe devant ou ronde, mais toujours doublée de soie pareille au drap ou à la soutache. Dans les fentes des créneaux, les motifs forment trèfle comme pour la veste hussard.

La petite pèlerine, qui accompagne ce boléro d'un nouveau genre et en caractérise l'originalité, se découpe en faille, en peau de soie, en onduline, d'une autre teinte que le drap. C'est alors le seul ornement avec de gros boutons cocher.

Le noir domine beaucoup dans la soie. Le corsage, cependant, continue à être de nuance différente, égayant la sévérité de la robe. Le velours miroir, la moire, les grosses guipures, les entre-deux de vieux point Colbert l'ornent d'une façon charmante en revers ou en châle. Autant il se portait cet hiver, rentré dans la ceinture, autant le voyons-nous maintenant reprendre ses anciennes allures, dessinant, allongeant le buste, ce qui n'est jamais un mal, qu'on soit de la race des maigres ou des fortes.

Le collet à longs pans devant tombe dans le genre antique de la visite ; cela lui fait perdre son cachet Renaissance, sous lequel on aimait à considérer nos "mignonnes" fin-de-siècle, et j'ai été bien aise de constater que les petits collets ronds

en abat-jour se défendent avec les jeunes femmes pour champions.

Malgré mon extrême répugnance partagée par un grand nombre de personnes, il faut s'occuper du *jupon-tournure* qui s'impose forcément, étant donné l'ampleur des jupes actuelles. Cette grave décision n'est pas prise sans hésitations et conciliabules entre les couturières et leurs clientes rebelles ; cependant, il est impossible de maintenir la coupe de nos robes sans son secours ; surtout quand on songe à la grande faveur dont jouissent les soieries molles et les tissus souples qui, tout en se drapant facilement, trop facilement même, ne peuvent être employés qu'à la condition d'être soutenus. Le crin irlandais n'est ni lourd ni chaud : deux avantages à considérer à l'entrée d'une saison printanière. En outre, il est assez bon marché et rend les mêmes services que le vrai crin.

Il sert non seulement en jupon, mais encore comme faux ourlet à la place de ce tissu crinoline dont la raideur occasionnait nombre de bosses aux robes les plus rondes. En ce moment, les jupes sont toutes courtes, rasant à peine le sol, d'une envergure énorme qui va en s'émoussant vers la taille par un biaisage savant, extrêmement compliqué pour des doigts inexpérimentés ! Rien n'est difficile comme d'obtenir cette platitude des manches lorsque le tour de l'ourlet du bas mesure au moins cinq mètres.

Si l'on ne peut s'adresser à une couturière de premier ordre, le mieux, alors, est de recourir à ces étonnants magasins de patrons, merveilleux d'exactitude et de précision, dont les ciseaux vous livrent un modèle parfaitement proportionné. Ces jupes se montent ordinairement par derrière, à gros plis formant tuyaux d'orgue.

Prière à nos abonnées qui changent de domicile de nous faire parvenir leur nouvelle adresse.



Lettre de Mgr Walsh, archevêque de Toronto, à S. E. lady Aberdeen, au sujet du Conseil National :

“ Qu'il plaise à votre Excellence,

“ Je regrette excessivement de ne pouvoir assister à la grande assemblée de jeudi prochain, à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'inviter.

“ Toutes mes sympathies sont acquises à l'objet et au but que Votre Excellence a en vue dans l'organisation et le développement du Conseil National des femmes du Canada.

“ Si je le comprends bien, le but de ce Conseil est d'unir et de consolider dans une espèce de grande confédération les diverses associations de ce pays placées sous les soins et la direction des femmes, chaque association gardant son autonomie et son indépendance dans la mise en action de ses propres principes religieux et dans la poursuite de ses fins spéciales, et devant seulement se faire représenter dans les réunions qui auront lieu de temps en temps pour discuter leurs œuvres diverses et leurs projets, et pour s'encourager mutuellement par l'émulation, par de bons avis, et par de réciproques sympathies.

“ Je considère qu'une organisation de ce genre est propre à réaliser une grande somme de bien dans la poursuite des œuvres de charité, en même temps qu'à produire et promouvoir, entre les diverses associations, le respect mutuel, le bon vouloir et l'affection, en un mot toutes ces relations bienveillantes et ces douces charités de la vie, qui sont désirables partout et qui sont toujours nécessaires au Canada.

“ Je souhaite donc à Votre Excellence que Dieu

favorise votre noble entreprise, et je le prie de la couronner de ses bénédictions abondantes, et de la récompenser par un plein succès.

“ J'ai l'honneur d'être,

“ X X X X ”

Une barbe de Cardinal. — Voici une anecdote peu connue et fort amusante que rappellent les journaux algériens, à propos de... la barbe du cardinal Lavigerie :

Lorsque Mgr Lavigerie fut promu au siège archiépiscopal d'Alger, il vit avec déplaisir tous les prêtres de son diocèse ornés de barbes patriarcales. Aussi, hors de sa première réception officielle, après quelques paroles de bienvenue : “ J'espère, messieurs, dit-il, que vous me ferez la grâce, dès demain, de vous conformer aux usages du clergé français, car je n'aimerais guère être à la tête d'une armée de prêtres à barbe.”

Grand émoi chez tous les bons curés, très attachés à leurs usages et aux privilèges coloniaux. Tant qu'ils furent en présence de Sa Grandeur, le respect glaça leurs protestations sur leurs lèvres, mais à peine dans la cour de l'archevêché, ils se répandirent en amères doléances.

— Mes chers frères, leur dit le vénérable P. Girard, supérieur du grand séminaire et le plus barbu d'eux tous, ne vous pressez pas de faire venir le barbier. Priez Dieu et laissez-moi faire. J'ai idée que Monseigneur reviendra sur sa décision.

Le lendemain, le P. Girard accompagnait Mgr Lavigerie dans sa première tournée épiscopale.

Arrivés dans un village presque exclusivement peuplé d'indigènes, les deux ecclésiastiques se

voient environnés des chefs de la tribu, qui prodiguent au supérieur du grand séminaire, connu d'eux depuis longtemps, des marques de respect, et s'enquièreent avec empressement des nouvelles de la santé du "Père éternel," c'est ainsi qu'ils l'avaient surnommé.

Puis ils considèrent avec une surprise un peu ironique la figure fraîchement rasée de l'évêque, et un dialogue accompagné de gestes étonnés s'engage entre eux.

— Que disent-ils ? demanda Mgr Lavigerie.

— Oh ! répondit le P. Girard, affectant la confusion, ce sont de grands enfants ; il ne faut pas faire attention à leurs paroles.

— Mais encore ? Je tiens essentiellement à savoir !

— Eh bien, ces gens-là ne peuvent comprendre qu'un homme se rase. Il vous prennent pour ma femme et vous trouvent très belle...

Mgr Lavigerie remonta silencieusement dans son carrosse.

Revenu à Alger, il ne parla plus à ses clercs de ses prescriptions anciennes, et les bons curés s'aperçurent avec joie que leur pasteur commençait à laisser pousser lui-même cette belle barbe de fleuve qui contribua à sa popularité dans toute l'Afrique du Nord.

L'arbre brûlant de l'Inde. — Les journaux de Londres annoncent qu'on a présenté à la dernière séance de la Société royale de botanique un exemplaire de *Laportea*, connu sous le nom d'*arbre brûlant*. La plante entière est couverte d'un grand nombre de poils à la manière de notre ortie ; toutefois, l'action exercée est bien plus énergique que celle de la plante européenne. En touchant la *Laportea*, on éprouve, paraît-il, la sensation d'un fer rouge sur la peau. La douleur se propage rapidement à d'autres parties de l'épiderme, et dure une quinzaine de jours environ. Même après cette période, elle reparait dès qu'on mouille l'endroit touché avec l'eau froide. Ce qu'il y a de particulièrement curieux, c'est que pendant tout ce temps, aucune marque extérieure ne paraît sur la peau.

∞ *Nettoyage des chapeaux.* — Les véritables Livournes (leghorn) se nettoient avec une brosse à ongles et un savonnage de savon de Castille. On rafraîchit à merveille les chapeaux de paille noire avec le bon vernis à chaussures. Pour les blancs et les jaunes, lavez-les à l'eau claire, puis placez-les dans une boîte où brûle du soufre, dont la fumée en se mêlant à l'eau, forme l'acide qui blanchit.

∞ *Le soin des rideaux et des portières :* Pour les grands balayages, les lourdes tentures devraient toujours être enlevées, et, après avoir été soigneusement secouées et brossées, étendues au grand air tout le temps que dure le nettoyage.

Les épaisses portières retiennent l'odeur du tabac ainsi que les émanations de la cuisine.

Elles hébergent aussi volontiers les microbes ; c'est pourquoi il est nécessaire de les décrocher au moins une fois par mois.

∞ *L'art de faire les malles.* — J'ai surpris le secret de l'un de ces *artistes emballeurs* que les élégantes appellent à leur rescousse quand il s'agit d'empiler leurs belles robes dans de larges malles avant un long voyage.

L'habile personnage apporte avec lui des douzaines de papier de soie et du galon. Les manches des corsages sont bourrées de ce papier, les garnitures en sont recouvertes ; les jupes sont pliées avec précaution dans le sens de la longueur.

Des galons sont attachés au fond des chapeaux et fixés aux parois des cartons, en sorte qu'en dépit des évolutions de leur contenant les coiffures ailées ou fleuries ne bougent pas.

La dernière chose qu'on fait est de placer sur le dessus de chaque malle une liste des objets qu'elle contient dans l'ordre où ils ont été mis.

La présidente de l'Hôpital Notre Dame, entourée de son vaillant état-major de dames patronesses, a reçu Lady Aberdeen vendredi le 20 avril.

Toutes ces dames portaient le gracieux costume d'ambulancières. M^{me} Thibaudeau lut une adresse de bienvenue, et présenta un bouquet à Son Excellence avant la visite de la maison.

Lady Aberdeen a passé dans les salles des malades, s'arrêtant à chaque lit, disant un bon

mot accompagné de son charmant sourire à chaque patient. A tous elle offrit de sa main quelques fleurs puisées dans le panier que portait un domestique en la suivant.

Le passage de la belle comtesse, cette femme si bonne qui a si souvent sur les lèvres les mots de "pitié" et "d'amour du prochain," a dû être pour les pauvres affligés comme l'apparition de la Charité elle-même semant sur ses pas les parfums et la douceur.

Son Excellence s'est montrée charmée par l'ordre et l'exquise propreté de l'Hôpital Notre Dame et par l'aspect serein, presque riant des larges salles.

En traversant les chambres vastes, éclairées par un gai soleil, on a en effet l'impression que les

ruines humaines — ramassées soit dans la rue, soit dans des bouges infects — qui sont venues échouer dans ces lits blancs, doivent se croire dans le paradis. Autour de ces malheureux circulent les bonnes petites sœurs dont le sourire angélique est encore pour eux un bienfait du ciel.

Lady Aberdeen a rendu hommage à l'excellente administration de l'Hôpital, et n'a eu que des éloges pour le dévouement de la présidente, des dames patronesses et de leurs précieux auxiliaires, les R^{des} Sœurs.

N'oublions pas de dire que les professeurs de l'Institution, leurs internes et les directeurs composaient une imposante escorte masculine à la noble visiteuse.

Mesures préventives contre la Fièvre Typhoïde.

Comment contracte-t-on la fièvre typhoïde ? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas en visitant ni même en soignant les malades atteints de cette redoutable affection. Il est même rare de voir dans les hôpitaux, les infirmiers qui donnent des soins à de nombreux typhiques, contracter la maladie au chevet du malade. Des études très bien conduites ont démontré, il y a déjà quelques années, que l'eau est le véhicule habituel des germes de cette fièvre. C'est ainsi que dans certaines localités on a pu établir que tous les ménages alimentés d'eau par tel puits ou telle fontaine avaient payé leur tribut à la maladie, tandis que les ménages voisins qui puisaient à d'autres sources étaient épargnés. De même on a suivi la marche d'épidémies envahissant successivement toute une vallée en suivant le cours des eaux, sans remonter jamais en amont de la première localité atteinte. Mais d'où viennent, me direz-vous, ces germes ? Ils ont été déposés dans l'eau soit par le lavage de linge ayant appartenu à un typhique, soit par suite de communications ignorées entre les eaux et une fosse mal étanchée. Quoi qu'il en soit, les faits observés sont assez explicites ; et pour éviter la fièvre typhoïde, il ne faut pas boire d'eau contaminée. Or, comme vous n'avez jamais la certitude que votre eau est tout à fait pure, le plus sûr est de la traiter toujours comme si elle ne l'était pas.

Ce ne sont pas les moyens qui manquent, et les

filtres de tous modèles abondent. Chacun d'eux a la prétention d'assainir l'eau la plus dangereuse et de ne laisser échapper le plus petit microbe. La réalité est loin de ces belles promesses, et les microbiologistes nous apprennent que les éléments infectieux traversent les bougies les plus nouvelles aussi bien que les bons vieux filtres antiques, avec moins de facilité, il est vrai ; mais là est toute la différence.

Continuons donc à filtrer notre eau ; mais ne nous contentons pas de cela, et employons en outre le vieux, très vieux procédé de l'ébullition, qui reste toujours bon. Faites bouillir l'eau longtemps, et vous serez assurés de l'immunité absolue contre la fièvre typhoïde. Je ne veux pas parler seulement de l'eau destinée à être bue, car si l'eau n'était dangereuse que dans cet usage, bon nombre de gens seraient sûrement à l'abri de toute contagion ; les méchants seuls, qui sont buveurs d'eau, à ce qu'affirme le dit-on, seraient menacés. Toute l'eau destinée aux usages domestiques, aux usages culinaires, au lavage des légumes, des ustensiles culinaires et des ustensiles de la table, aux soins de propreté, aux ablutions de la face et surtout au nettoyage des dents, doit subir cette opération.

L'eau soumise à l'ébullition prolongée peut garder longtemps sa pureté, si elle est conservée dans un vase clos à l'abri de l'air et des agents extérieurs ; mais il est plus sage de préparer journellement la provision nécessaire.

En suivant scrupuleusement ces prescriptions, vous serez à l'abri de la contagion.

Le Docteur.

Sous les Tropiques.

HONOLULU.

C'est la capitale des îles Hawaï dont nous parle ici M. de Varigny, un des collaborateurs habituels de la *Revue des Deux Mondes*.

Ces îles de l'Océan Pacifique sont le royaume de la malheureuse reine Liliuokalani, qui depuis plusieurs mois a pensé perdre son trône, et dont le sort est encore en ce moment entre les mains du congrès américain. Une grande partie de ses sujets se sont déclarés pour l'annexion aux États-Unis. C'est là l'origine des troubles politiques qui agitent actuellement ce microscopique empire.

Métropole d'un petit royaume polynésien, Honolulu, capitale de l'archipel havaïen, déploie, dans l'île de Oahu, au fond d'un golfe largement échancré, ses brillantes villas qu'enserment une végétation tropicale, ses jardins fleuris, ses rues ombragées comme les allées d'un beau parc. Dans la ville commerçante, attenant au port, de massives constructions en pierre de corail, de vastes magasins, des comptoirs et des maisons de banque, des entrepôts de sucre et de café témoignent d'un commerce actif et d'une prospérité croissante. Mais à côté de ces manifestations, partout les mêmes, d'un trafic qui, ici, presque en tout diffère, le cadre, le climat, la race, le mode de vie sont autres dans cet archipel que dans le continent voisin. Les sept jours de mer qui séparent Honolulu de San Francisco séparent deux mondes bien distincts, deux modes d'existence qui n'ont entre eux que de lointaines analogies.

A n'envisager la vie des blancs dans les régions tropicales que par ses côtés matériels, on la retrouverait à peu près identique aux Antilles et en Océanie, aux Indes, dans l'archipel d'Asie et dans l'Amérique centrale. Partout, force est au colon de se plier aux exigences tyranniques d'un climat qui mine les forces physiques et détend les ressorts de la volonté ; les habitudes se modifient, l'alimentation change ; dans l'organisme entier se fait un sourd travail d'adaptation, sans lequel l'être humain succomberait dans une lutte inégale avec la nature. Mais ce côté bien connu et maintes fois décrit de la vie tropicale n'est pas celui que nous nous proposons de retracer. Nous désirons montrer ce qu'est cette vie dans le cadre spécial que lui font des circonstances adventices, comment elle est autre en

Océanie, en Asie, en Amérique, quels sont ses traits caractéristiques, sociaux et moraux, en quoi le créole et la créole diffèrent, selon le milieu, en apparence identique, en réalité distincte, dans lequel ils se meuvent.

Et, tout d'abord, cette race créole est autre : anglaise aux Indes, française dans l'Indo-Chine et aux petites Antilles, espagnole à Cuba, aux Philippines et dans l'Amérique centrale, néerlandaise dans l'archipel d'Asie, américaine aux îles Hawaï, ailleurs mélangée ; autre aussi la race autochtone à laquelle l'élément blanc se superpose ou se juxtapose : ici soumise, sympathique ou docile là, ombrageuse, hostile ou méfiante. Ces facteurs divers entrent en ligne de compte ; ils déterminent des phénomènes complexes, des modes de vie différents, des impressions dont les notes graves ou gaies influent sur la créole, modifiant, avec les idées qu'elles éveillent, la conception qu'il se forme de sa nouvelle existence.

Ici la note gaie domine. Le voyageur qui débarque à Honolulu est tout d'abord agréablement frappé par le côté pittoresque du cadre, par Diamond head, dont l'assise puissante et les nettes arêtes se détachent en relief sur le bleu de la mer et le vert des collines, par la ceinture de cocotiers élancés et d'épaisses ramures qui borde la plage, par le cône tronqué qui domine la ville et auquel sa forme bizarre a fait donner le nom de " Bol de Punch." Il note la prédominance d'une race cuivrée, belle de formes et fière d'allures, sans dédain comme sans obséquiosité vis-à-vis du blanc, par lui traitée en égale, avec lui polie et courtoise. Frappé de l'activité et du mouvement qui règne dans le port et sur les quais, il augure bien de la prospérité du pays ; pénétrant plus avant dans la ville, il augure bien de la sociabilité de ses habitants. Les villas se succèdent, encadrées de jardins, ombragées de beaux arbres, coudoyant, en amicales voisines, les cases indigènes construites en bambous et aux toitures en feuilles de pandanus. Sous les vérandas des cottages, Européens ou Américains, reposant sur des chaises longues chinoises ou bercés dans des *rocking-chairs* yankees, fument nonchalamment ; au seuil des huttes, les indigènes, accroupis sur des nattes, se passent de l'un à l'autre a pipe classique creusée dans une noix de kukui.

Dans les rues larges, ombreuses et soigneusement entretenues, les femmes canaques, bien campées sur leurs chevaux, jambe de ci, jambe de là, pittoresquement drapées d'étoffes flottantes et de couleur vive, couronnées de *thyarées* et portant au cou des colliers de fleurs d'hibiscus, passent au galop, jetant à leurs amis et connaissances de joyeux *alohas* et de frais éclats de rire. Le coup-d'œil est charmant ; les yeux vifs et grands pétillent de gaieté, les traits délicats et fins, le port de tête élégant, les gestes souples et gracieux attirent et charment le regard. On se sent au milieu d'une population fille des tropiques, insouciante, heureuse de vivre, avide de mouvement.

Elle l'est, et aussi de fêtes, de banquets, de danses, de longues chevauchées et d'excursions. Rien ici qui rappelle la gaieté bruyante du noir émancipé, affirmant son indépendance par sa nonchalance, demeuré obséquieux et servile ; non plus que la mélancolique tristesse et la sombre ivresse du Huanca péruvien, regrettant l'antique grandeur de sa nation déchue et démembrée ; non plus que la haine sourde du Malais contre l'Européen vainqueur et dominateur, ou la fataliste résignation de l'Indien. Le blanc ne fut jamais un maître pour cette race polynésienne, mais un hôte, bien accueilli, auquel elle est redevable de ce qu'elle sait, car ici on ne trouverait pas un homme ou une femme de vingt ans qui ne sache lire, écrire et compter, et, en outre, qui ne parle ou n'entende l'anglais. L'ordre parfait qui règne, la confortable apparence des choses sont l'œuvre du blanc ; il a civilisé l'autochtone ; il a mis en valeur ce pays qui l'enrichit ; il l'a embelli et façonné à son usage.

Au seuil de l'Hawaian hotel, le voyageur s'arrête surpris. C'est bien un hotel, cette collection de villas et de pavillons, ce grand bâtiment enfoui dans la verdure. Ces villas et ces pavillons se louent aux familles étrangères qui veulent unir aux avantages de la vie commune la solitude du chez soi. Ce grand bâtiment contient, outre les chambres et appartements, les salons particuliers et les salles à manger réservées aux hôtes, des salles de réception, de banquets et de concerts. Construit par le gouvernement qui loue l'hôtel à un entrepreneur et lui impose un cahier des charges, l'immeuble est bien tenu, bien meublé,

et, pour un prix modéré, 15 francs par jour, on y trouve tout le confort de nos hôtels continentaux.

Les touristes y sont, pour le moins, aussi nombreux que les voyageurs de passage. Ces derniers, venus d'Asie, d'Australie, d'Amérique, ou s'y rendant par les lignes de paquebots qui sillonnent le Pacifique, ne font à Honolulu que de courtes escales. Il n'en est pas de même des touristes. Ils viennent de partout, d'Amérique surtout, de San Francisco, la reine du Pacifique. Hommes d'affaires, valétudinaires à la recherche d'un climat égal, chaud et salubre, riches oisifs en quête de beaux sites, ils sont en voie de convertir Honolulu en une Nice océanienne. Tout, ici, les attire et les retient. Les beautés naturelles abondent : vallées et cascades, forêts et cimes neigeuses rivales des plus hauts sommets des Alpes, précipices abrupts et plaines largement ouvertes, volcans éteints et cratères en éruption. Autour de Honolulu, en de courtes promenades, on rencontre les sites les plus divers, depuis le Pali, ou précipice, de Nuhanu d'où l'œil embrasse un merveilleux panorama, jusqu'aux ombreuses vallées de Manoa et de Kalihi ou la plage verdoyante de Waikiki. Variées d'aspect, de formes, de teintes, les autres îles de l'archipel réservent au visiteur des paysages d'une incomparable grandeur, des coins charmants où le désir vient au plus nomade de planter sa tente. L'étonnant cratère de Kilauéa est à lui seul un spectacle assez émouvant pour mériter même un plus long voyage. Aujourd'hui, ces excursions sont devenues faciles et relativement peu coûteuses. Si, sur quelques points, les hôtels font encore défaut, les Canaques sont partout hospitaliers et les planteurs se font une fête d'accueillir l'étranger. Il en est de même dans tous les ports et jusque dans la capitale, où les lettres de recommandation sont un passeport qui ouvre toutes les portes. Dans cette ville de 23,000 âmes, dont 4,000 blancs tout au plus, on ne saurait être admis dans une famille sans l'être de plein droit dans toutes celles avec lesquelles elle est en relation d'amitié.

Puis, dans ce milieu, où les colons américains sont en majorité, la femme tient le premier rang. Elle y est, socialement et intellectuellement, supérieure à son mari absorbé par ses affaires ; elle y personnifie l'élément aristocratique qui, dans tous

les pays tropicaux de grande culture, se dégage inconsciemment du double fait de la prééminence de la race blanche sur la race autochtone et de la suprématie du capital. Par un phénomène d'optique qu'ont noté tous ceux qui ont vécu dans ces régions, il semble que la femme y emprunte au climat, au mode de vie et aux loisirs que ce mode de vie comporte, au cadre plus large et plus riant dans lequel elle se meut, une poésie dont s'accommode mal notre existence européenne étriquée et mesquine. Ici, l'aisance est générale ; nombre de planteurs et de négociants possèdent des revenus dépassant 200,000 et 300,000 francs, et, la vie matérielle étant relativement peu dispendieuse, ils peuvent dépenser largement en réceptions et en fêtes. Ainsi font-ils, et, en ce faisant, ils ont rendu Honolulu l'une des escales les plus enviées des bâtiments de guerre, l'un des séjours les plus attrayants pour les oisifs et les touristes des Etats du Pacifique.

Du même coup, les mêmes causes ont fait de cette ville l'une de celles où l'Américaine émigre et se fixe le plus volontiers. Elle y retrouve, avec la liberté dont elle jouit aux Etats-Unis, et la prééminence qu'elle y possède, ce luxe exotique qui constitue l'un des principaux charmes des terres intertropicales : luxe de fleurs et de serviteurs, beau ciel et doux climat, abondance de fruits, d'air et de lumière, jardins ombreux, vastes appartements, cadre harmonieux qui lui sied et lui plaît, qui met en plein relief sa grâce ou sa beauté, qui flatte ses instincts les plus délicats, et

lui permet, même dans une situation modeste, de s'entourer d'un confort que l'opulence ne donne pas en Europe, impuissante qu'elle est à modifier les conditions climatiques. Il est peu de pays où la vie de la jeune fille soit aussi enviable, où celle de la femme mariée soit aussi exempte de froissements de vanité, où l'écart soit moins sensible entre ceux qui possèdent beaucoup et ceux qui possèdent peu. Par le seul fait que la race blanche constitue une.

La vérité est que, si pas plus ici qu'ailleurs, le missionnaire et le législateur n'ont entièrement moralisé un peuple encore sauvage et païen il y a un siècle, ils ont, dans cet ordre d'idées, fait beaucoup ; plus à coup sûr qu'on ne pouvait attendre, étant donnés les obstacles à surmonter et l'atavisme à vaincre.

Dans le conflit qui vient de surgir entre les planteurs américains, partisans d'une annexion aux Etats-Unis qui consoliderait leur fortune, mais que les Etats-Unis déclinent sagement, et la population indigène qui veut vivre libre sous le gouvernement de son choix, le bon droit est du côté de cette dernière. Le cabinet de Washington s'honore en le reconnaissant, et, ainsi que lui, les Etats européens sont intéressés à maintenir l'autonomie de ce petit royaume qui par une fortune singulière, réalise l'idéal des colonisateurs et des philanthropes : la mutuelle tolérance de races distinctes, la cordiale entente de races juxtaposées.

C. de Varigny.

La Ferme.

NOUVELLE PAR GEORGES BEAUME.

I

A l'automne, dès les premiers labours, Jean Gabri avait loué un orphelin descendu des Cévennes, Hubert, campagnard de bonne souche. La fermière était morte au printemps, après avoir de son cœur et de ses bras contribué autant et plus que son homme à la création de leur patrimoine. Depuis vingt ans, le terrien souffrait de rhumatismes, par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant de l'usure de son corps.

Aujourd'hui les voisins ne voyaient plus guère dans les vignes que le garçon de ferme et Palmyre l'unique enfant de Jean Gabri.

Cette grise après-midi de novembre, le maître, seul dans la salle commune de sa demeure, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérances, les ardents étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur, il songea aux indécis lendemain, à sa vieillesse prématurée, au destin de sa terre, au destin de sa fille. Des larmes roulèrent

sur ses joues d'écorce rugueuse ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

Palmyre survint. Alertes et contentes, elle parcourut la cuisine, rangeant le buffet, soufflant le feu, balayant, époussetant, dévouée avec tant de plaisir à son ménage. Ensuite, pour coudre sa veste des dimanches, elle s'assit contre la fenêtre aux menus carreaux bordés de toiles écarlates. Jean Gabri considérait sa fille délicieusement, en dessous, ému de fierté. Il ne songeait qu'à elle, maintenant ; Palmyre était la plus jolie demoiselle des environs : brune, grande, les joues rouges, les bras hardis, et elle refusait les plus riches mariages. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle ? Le fermier ne savait point, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir.

Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua tout haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci :

— Penses-tu quelquefois à la ferme, Palmyre ? Tu devrais me donner bien vite un remplaçant, avant que je meure, moi aussi.

L'héritière baissa la tête. Ses doigts tremblaient sur le corsage en cousant.

— Tu ne réponds pas ? Tu as peut-être un amoureux, le fils de quelque ferme sans doute ?

— Non, soupira-t-elle le front toujours baissé.

— Tu ne veux donc pas te marier ?

— Si.

— Eh bien ?

— Oui, je veux me marier. Mais... je n'ose pas dire. Mon amoureux n'a pas d'argent, il ne sait même pas que je pense à lui. C'est lui seul que je veux, les autres ne me semblent que des sots et des menteurs, des affamés de notre bien.

— Pas d'argent ! grommela Jean Gabri. Et sa famille ? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu ?

— Non, il est honnête et bon comme le pain. Oh ! vous le connaissez ; il vaut trois hommes à l'œuvre.

Palmyre peu à peu avait redressé son buste sur la chaise. Le fermier cachait son visage entre ses mains, pensivement.

— Encore un malheur, je parie, murmura-t-il. Tu as dit que je le connaissais, t'ôn prétendu ? Voyons.

Elle hésita, la bouche humide comme d'un baiser. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant ses yeux volontaires, elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres :

— Hubert.

Et elle rougit, se tourna vers la fenêtre, vers les terres opulentes qui se développaient sur le coteau, jusqu'à la route blanche. Tout à coup elle aperçut le jeune homme.

Il cheminait, si beau, si grand dans les brumes du soir. Et il rentra, sa pioche à l'épaule, d'un pas radieux, apportant la santé et la joie de l'espace. Il fredonnait une chanson de ses montagnes, insouciantement, inattentif au silence bourru de Jean Gabri.

II

Palmyre et Hubert n'avaient pas échangé le moindre aveu. Presque aussi muets tous deux que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Quelquefois, ils se courtoisaient par de furtives prévenances, des taquineries, des jeux d'écoliers. Leurs silences, quand ils étaient seuls, frissonnaient d'une jouissance de rêve où ils confondaient leurs âmes.

Le lendemain, avant midi, ils se rencontrèrent au puits de la cour : Hubert menait boire son cheval, Palmyre puisait de l'eau pour laver du linge. Le faraud, désireux d'éviter une fatigue à son ami, voulut tirer les lourds seaux de bois. Mais celle-ci plaisamment résistait.

Leurs mains rudes se heurtèrent, ils s'embrassèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillirent d'une ivresse profonde et d'un espoir.

Le cheval, indiscret, leva sa tête velue, et, les naseaux trempés de gouttes ruisselantes, contempla les amoureux.

Palmyre avait cédé enfin. Pendant que le jeune homme penchait sur le puits, elle se confessa, comme s'il l'eût questionnée :

— Hier, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

— Ah !... Qu'est-ce qu'il a dit ? répliqua Hubert, qui s'appêtait à remplir le baquet.

Seulement, le pataud broncha, inonda le sol boueux contre la margelle.

— Il n'a rien dit, chuchota la paysanne soulagée d'une telle douleur d'amour.

Deux oiseaux, en gazouillant, tournoyèrent au-dessus deux, puis s'envolèrent très haut dans l'azur.

— Je crois que je mourrais si cela n'était pas, conclut Hubert.

Il saisit le cheval par la bride, et lentement s'éloigna.

Palmyre se complut à rester, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémissaient encore leurs paroles d'amour. Pourtant, elle redoutait le pouvoir de son père, et parfois une ombre brutale chassait sa vision de bonheur. Elle était en extase, comme en prière, troublée d'une volupté et d'une crainte religieuse.

Désormais, ils s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les propriétés. Ils étaient gênés l'un devant l'autre. Quand le maître les abandonnait seuls, ils ne parlaient point. A la rencontre de leurs regards, qui semblaient se chercher, ils tressaillaient, comme si Dieu les eût surpris.

Hubert méditait des projets de fortune et de joie. Mais, par intervalles, un désespoir le frappait, il doutait de son amour, avait une horreur des jours prochains. Bientôt il mollit à l'ouvrage, les semaines lui parurent interminables. Si Palmyre était loin, il languissait comme dans un désert.

Jean Gabri remarqua l'indolence de son garçon de ferme. Mais il n'articula aucun reproche. Lui, aussi, souffrait d'incertitudes. Comment se fâcher, d'ailleurs ? S'il congédiait Hubert, que ferait Palmyre ? Et sa face restant fermée comme un mur, il s'accoutumait à l'appréhension du désastreux mariage.

III

Les mois passèrent, l'hiver, le printemps.

En avril, le jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Gabri et sa fille, parés d'habits de fêtes, partirent pour la ville.

Ils allaient à la messe de neuf heures dire les prières de deuil. Hubert avait tenu à les suivre. On parlait de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur qu'il regrettait de ne l'avoir pas connue.

Jean Gabri, très ingambe à cette heure matinale, odorante et lumineuse de rosée, s'était mis entre

les deux enfants. Par les jeunes verdure, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient d'un pas monotone, sans paroles, le cœur gros. La même peine les obsédait. l'inquiétude du mariage. Pourtant, Jean Gabri, attendri par l'affection filiale d'Hubert, sentait défaillir sa résistance.

Après la messe, sans s'attarder à baguenauder devant les magasins de la grand'rue, ils s'en retournèrent. Le vieux, çà et là, bavardait avec empressement, avec un trouble de folie, et les deux farauds, intrigués, s'examinaient en dessous en riant.

On déjeuna dès l'arrivée. Ensuite, le travail étant interrompu le jour de deuil, Jean Gabri traîna une chaise devant la porte. Palmyre et Hubert s'assirent auprès de lui, sur le banc de pierre.

Ils portaient encore les habits du dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus, resplendissait. Perdues dans l'immensité de la nature, leurs trois âmes demeuraient recueillies sous la même pensée.

Enfin, le maître, oppressé depuis trop longtemps par ces incertitudes, promptement se soulagea.

— Hubert, dit-il, n'attendons pas davantage. Nous sommes francs, nous autres. Réponds-moi : Est-ce que tu veux épouser Palmyre à cause d'elle ou à cause de la ferme ?

Hubert pâlit, regarda stupidement son maître, et son cœur robuste, outragé par le brutal soupçon de convoiter un héritage, tremblait de colère et de honte. Calme, humilié, il bredouilla des excuses puérilement.

Mais Palmyre tout à coup se prosterna sous les mains de son père, et, d'une émotion religieuse, en sanglotant, elle confessa que sans Hubert elle ne pourrait pas aimer la ferme.

Après huit jours moroses, le paysan consentit. Le mariage fut fixé pour l'automne à la fin des vendanges ; tous les voisins y seraient invités, tous, riches et pauvres. Les terres de Jean Gabri ne nourrissaient point la haine.

Désormais, Jean Gabri ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour, sous la treille. Il souffrait trop de voir

qu'un inconnu parcourait souverainement les belles vignes qu'il avait plantées.

Les vendanges se terminèrent à la gloire d'Hubert. Palmyre était fière de lui. Bientôt le bonheur des fiancés éclaira l'âme du vieux. Mais

la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance du nouveau maître, Jean Gabri mourut devant sa ferme, au blond soleil, parmi le silence des solitudes.

Georges Beaume.

La Matinée d'une jolie Femme

CONTRASTE ENTRE LES MŒURS DE L'EMPIRE ET CELLES DE 1840.

Le spirituel *Ermite de la Chaussée-d'Antin* raconte ainsi la *Matinée d'une jolie femme* de son temps ; c'est la jolie femme qui dépeint elle-même ses plaisirs et ses occupations :

“ J'avais lu *Mademoiselle de la Fayette* jusqu'à trois heures du matin ; la tête pleine de Louis XIII, du cardinal de Richelieu, de madame de Brégy, de M. de Roquelaure, je ne me suis endormie qu'au point du jour... Charlotte est entrée chez moi à onze heures... J'ai passé je ne sais combien de temps à tortiller mon madras autour de ma tête, à la chinoise, à la créole, à la provençale, à la savoyarde, sans pouvoir venir à bout de me coiffer ; je me suis fâchée contre Charlotte ; elle avait les jarnes aux yeux ; je lui ai donné pour dimanche ma loge à Feydeau.

“ Il était près de midi quand mon mari est entré dans ma chambre ; il revenait de chez le ministre, et m'annonça que son départ était fixé pour la semaine prochaine. Son intention était que j'allasse passer l'été dans ma terre, en Bourgogne, et j'ai eu beaucoup de peine à lui prouver qu'il était raisonnable que je louasse le château d'Épinay, d'où je pourrais me transporter à Paris deux fois par semaine pour aller à l'Opéra, aux Bouffons, et pour avoir plus promptement de ses nouvelles. Il a fini, comme à l'ordinaire, par convenir que j'avais raison, et par me promettre que son homme d'affaires irait dans la journée traiter avec le propriétaire du château d'Épinay.

Nous devons déjeuner ensemble... Mademoiselle Despeaux m'a envoyé un chapeau de paille d'Italie. *C'est un amour*. Je me suis bien gardée de dire à M. de Cormeil qu'il coûtait cinq cents francs. Nous en aurions eu pour une heure de morale... Mademoiselle Charlotte est venue m'apporter la liste de mes pensionnaires (1) ; elle aug-

mente tous les jours, et les marchandes de modes y perdent quelque chose.

“ Après avoir écrit quelques billets, j'ai demandé mes chevaux, et je me suis jetée dans ma voiture, en camisole, enveloppé dans un cachemire, et j'ai été au bain.

“ J'étais de retour à une heure ; mon mari s'était lassé d'attendre : je croyais déjeuner seule, madame d'Hennecourt et sa fille sont venues me tenir compagnie. Il faut attendre que la jeune personne soit mariée pour savoir le nom qu'on doit donner à son silence et à sa gaucherie. Le petit Moreau est venu me présenter un cahier de romances qu'il m'a dédiées.

“ Mon mari est rentré. Sa présence a fait fuir ces dames. Je lui ai proposé d'aller avec lui voir la bataille de Marengo de Vernet. Je ne pouvais pas lui faire plus de plaisir. Le temps était superbe ; nous avions été à pied rue de Lille. M. de Cormeil a été ravi de ce tableau, et principalement de la vérité du site ; il se voyait encore à la tête de sa division : nous nous ne serions jamais sortis de l'aile droite, du centre, de la réserve, et probablement nous aurions couché sur le champ de bataille si j'avais oublié comme lui tout ce qui me restait à faire.

“ Nous retournions au logis ; le hasard nous fait remarquer au pont tournant le cariclé d'Alfred, aide-de-camp et neveu de mon mari ; nous l'avons rencontré lui-même sur la terrasse de l'eau. M. de Cormeil, que ses affaires appelaient ailleurs, lui a proposé de me conduire au bois de Boulogne ; mon petit neveu a consenti sans trop d'empressement. La promenade du bois était charmante ; tout Paris s'y était donné rendez-vous. Nous avons bien ri de la grosse baronne avec son coupé vert tendre et ses armes qui tien-

(1) Pauvres secourus à domicile. Beaucoup de femmes de Paris exercent ce genre de bienfaisance avec autant de

générosité que de discrétion ; et ces femmes-là ne prenaient pas alors le titre de Dames de Charité. (*Note de l'Ermite.*)

nent toute la largeur des panneaux. Alfred m'a fait remarquer que la pauvre femme suivait, sans s'en douter, la voiture de madame d'Arcis, où j'ai cru reconnaître le jeune Saint-Alme. Pauvre baronne ! elle est encore plus malheureuse que ridicule. Je crois pourtant que j'exagère.

“ Nous étions de retour à Paris avant quatre heures. Nous sommes entrés un moment au manège de Sourdis, où madame Dutillais prenait sa leçon ; à son âge ! apprendre à monter à cheval ! après qui veut-elle courir ?

“ Madame d'Angeville, que j'ai trouvée au manège, m'a prise dans sa calèche, et nous avons été courir les boutiques. Nous nous sommes d'abord arrêtées chez Nourtier pour y choisir des fichus de croisé de soie à la bayadère ; c'est joli, mais cela devient bien commun ; dans huit jours on n'en portera plus. Il y avait un monde fou chez Lenormand, où il est du bon ton de se montrer... Courtois avait reçu des châles de cachemire ; préjugé à part, ceux de Ternaux sont bien supérieurs. Après avoir été essayer des chapeaux chez Leroi, commander une garniture de camélia chez Nattier, prendre chez Tessier quelques essences et des pastilles d'aloès, je suis rentrée chez moi à cinq heures et me suis mise aussitôt à ma toilette. Parce qu'il avait plu à quelques provinciaux d'arriver deux heures avant le dîner, M. de Cormeil, qui s'ennuyait avec eux, avait bonne envie de me faire des reproches lorsque j'ai paru dans le salon ; mais j'avais mis une robe qu'il aime tant et qui me va si bien ! Hippolyte m'avait coiffée avec tant de goût, que mon mari n'a pas eu le courage de me gronder.

“ C'était mon jour de loge aux Français, nous y sommes allés un moment : on donnait la *Ga-ga-ga-ga*. A la sortie du spectacle, j'ai rencontré la comtesse de C..., elle avait chez elle une petite fête d'enfants, elle n'avait pas osé m'inviter par écrit, ce qui veut dire qu'elle m'avait oublié : il n'y a pas eu moyen de s'en défendre. J'ai trouvé là cent cinquante personnes. C'était C... qui dirigeait la fête. On a joué une parade très gaie, un peu trop gaie peut-être, *Cassandra grand turc*. Le conseiller aulique faisait Cassandra ; Anatole, le beau Léandre ; et le gros-major, Colombine. J'ai ri à me rouler sur mon fauteuil.

“ Après souper, on a joué au *creps* ; j'étais de

moitié avec le colonel. C'est incroyable ce que nous avons perdu... Je serai forcée, pour acquitter cette dette, de revendre à Sensier ma parure d'émeraudes. Je suis rentrée à quatre heures.”

Voilà donc quels étaient les plaisirs d'une femme à la mode en l'an de grâce et de gloire 1812 ! Voyons maintenant quelle différence il y a entre les plaisirs de ce temps et ceux du nôtre, entre les élégantes de l'Empire et les élégantes de... Juillet... du juste-milieu... du règne de Louis-Philippe... de la seconde révolution de... Comment donc appellera-t-on ce temps-ci ? Nous n'avons aucune idée du nom que l'histoire lui donnera. On dit le consulat, l'empire, la restauration, que dira-t-on de nous ? Qu'importe, cela ne nous regarde pas ; disons tout simplement les élégantes d'aujourd'hui.

En 1812, une jolie femme lisait jusqu'à trois heures du matin *Mademoiselle de la Fayette*, par madame la comtesse de Genlis, et, rêvant de Louis XIII, de madame de Brégy, de M. de Roquelaure, elle s'endormait, doucement bercée par les tendres souvenirs d'un roman gracieux où les sentiments les plus purs même se voilent, où l'amour se perd dans un labyrinthe de délicatesses infinies. Aujourd'hui, quels livres avons-nous pour endormir une jolie femme ? *Mauprat*, par George Sand ; les *Mémoires du Diable*, par M. Frédéric Soulié ; *L'Auberge rouge*, par M. de Balzac, et les romans maritimes de M. Eugène Sue, c'est-à-dire des brigands, des démons infernaux, des assassins de grandes routes et des corsaires. Bonsoir, madame ; nous vous souhaitons les plus doux rêves.

En 1812, une femme de chambre s'appelait Charlotte ; aujourd'hui, c'est la maîtresse qui se nomme ainsi : la soubrette se nomme Célestine, Amélie, Laure ou Adrienne.

Elle n'entre plus chez sa maîtresse à onze heures ou midi, mais bien à huit heures du matin, ce qui est très différent, et la jeune femme, au lieu de rester *je ne sais combien de temps à tortiller son madras autour de sa tête*, met à la hâte, et cependant avec coquetterie, un joli bonnet de dentelles que lui a envoyé mademoiselle de la Touche, et va rejoindre dans le salon d'étude sa petite fille dont elle surveille elle-même les leçons. Car, la maternité est la passion du jour, et c'est

une justice que l'on doit aux mœurs de notre époque. Si l'on voit dans le monde des femmes légères, on n'y voit point des mères indifférentes.

En 1812, une jolie femme, au risque de déplaire à son mari, refusait gracieusement d'aller passer l'été dans ses terres; aujourd'hui c'est tout différent, les femmes vont s'enterrer très volontiers dans leur vieux château, devenu très confortable; elles supportent courageusement les langueurs de la campagne en songeant au bien-être de leurs enfants; l'air de Paris est si mauvais pour eux qu'elles se consolent d'avoir quitté la ville, et, nous l'avons déjà dit, l'amour maternel est la passion des Parisiennes: pour ses enfants, une Parisienne est capable de tout, même de s'ennuyer avec plaisir.

En 1812, les femmes riches étaient grondées par leur mari parce qu'elles portaient beaucoup de chapeaux de paille de cinq cents francs et faisaient de folles dépenses pour leur parure. Aujourd'hui, les femmes très-riches courent les magasins au rabais, et rentrent toutes glorieuses quand elles ont trouvé des capotes à vingt-deux francs et des bonnets de tulle à sept livres dix sous.

En 1812, une jolie femme se jetait dans sa voiture en camisole, enveloppée dans un cachemire, et s'en allait au bain; ce n'est pourtant pas ainsi que faisaient madame la princesse de Chimay, madame la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély et bien d'autres grandes dames de l'empire, qui avaient chez elles des salles de bains élégantes, ornées de marbres antiques, de peintures gracieuses, de lampes d'albâtre, de corbeilles de fleurs; mais ne taquinons point le bon Ermite, et bornons-nous à dire qu'aujourd'hui, grâce aux bains à domicile, on n'a pas besoin de faire mettre ses chevaux pour s'en aller en camisole prendre un bain. Ceci est un progrès.

En 1812, on allait le matin admirer la *Bataille de Marengo*, de Vernet; aujourd'hui on va de même admirer la *Prise de Constantine*, de Vernet.

En 1812, une jolie femme rencontrait par hasard le cariclé d'Alfred; aujourd'hui, elle rencontre le tilbury d'Edouard.

En 1812, la jolie femme montait dans le cariclé d'Alfred, et son mari leur disait de s'aller promener ensemble; aujourd'hui, cela ne se ferait point.

Mais Edouard descend de son tilbury; il monte dans la calèche de la jolie femme, et c'est le mari lui-même qui les promène.

En 1812, une jolie femme appelait une voiture à deux places *un coupé*; aujourd'hui, ce sont les cochers et les selliers qui parlent ainsi.

En 1812, une femme disait Saint-Alme; aujourd'hui, elle dit: *Monsieur* de Saint-Alme.

En 1812, une jolie femme, après le dîner, brûlait des pastilles du sérail; aujourd'hui, elle fume un petit cigare de la Havane.

En 1812, on allait au manège Sourdis; aujourd'hui, on va au manège d'Aure.

En 1812, on allait acheter des étoffes chez Nourtier; aujourd'hui, on va aussi acheter des étoffes chez Nourtier.

En 1812, on achetait des fleurs chez Nattier; aujourd'hui, on va encore acheter des fleurs chez Nattier. Chose étrange! tout a changé, excepté ces deux magasins. Il est vrai qu'il s'agit de modes et de fleurs, emblème de l'éternité.

En 1812, les convives provinciaux arrivaient deux heures avant le dîner; aujourd'hui, ils ont si grand-peur d'avoir l'air habitants de province, qu'ils vous font attendre.

En 1812, une jolie femme jouait au *crips* jusqu'à cinq heures du matin, et elle perdait au jeu des sommes considérables; aujourd'hui, quelques jeunes femmes jouent au whist, mais fort sagement, et elles n'y perdent rien, pas même le plaisir d'une bonne conversation, car la conversation n'est pas un des plaisirs de notre époque; c'est l'impossibilité de la soutenir qui donne maintenant aux jeunes femmes le désir de jouer. Le jeu n'est pas pour elles un amusement, c'est un refuge. Aussi ne voit-on parmi elles de véritables joueuses que celles qui n'ont jamais eu rien à dire, ou celles qui ont déjà tout dit.

Soyez de bonne foi: quel temps préférez-vous? celui de l'empire ou le nôtre?

— Moi, j'aime mieux ce temps-ci.

— Et moi je regrette *l'empire*.

— Quoi? le régime militaire?

— Oui, parce que, sous le régime militaire, on ne fumait point, et j'aime mieux la vaine fumée de la gloire que la trop réelle fumée du tabac.

Mme de Girardin.

Lettres d'une Marraine a sa Filleule.

(SUITE.)

Je vous avouerai que ce qui m'a mise tout d'abord en méfiance dans le cas particulier dont il s'agit tient aux détails que vous m'avez donnés sur l'intérieur de madame D..... Mariée depuis cinq ans, elle a deux filles, et ses deux enfants grandissent loin d'elle : l'aînée vit à la campagne, chez la mère de madame D... ; la deuxième est en nourrice chez une jardinière depuis trois ans ; elle va les voir... de temps en temps, moyennant quoi sa tendresse maternelle se tient pour satisfaite. Je sais qu'il est des nécessités pénibles, qu'une femme forcée de travailler pour vivre est quelquefois obligée de se séparer de ses enfants. Tel n'est point la situation de madame D..., puisque son existence est aisée et assurée, et j'avoue que je cherche vainement une excuse qui lui soit applicable. Le parti qu'elle a pris est beaucoup plus commode pour elle et pour le cercle qui, à ce que vous me dites, se réunit presque quotidiennement chez elle. En effet, il s'est fondé depuis quelque temps une école, laquelle, à l'imitation des médecins de Molière, a placé, je suppose, le cœur à droite ; ses sectateurs ont découvert que les enfants étaient gênants, que les parents seraient dupes d'une fausse tendresse, et conduits par un sentiment instinctif, quasi bestial, en s'occupant de leurs enfants ; qu'il était suffisant de leur faire donner des soins matériels, et qu'en un mot il fallait se hâter de les écarter de soi, parce que leurs vagissements étaient ennuyeux quand ils sont petits, et leur présence gênante quand ils sont en âge de tenir compagnie à leurs parents.

Ces nouvelles doctrines ne prouvent qu'une chose : l'égoïsme et la sécheresse de cœur de ceux qui les préconisent ; si les amis de madame D..... ont eu assez d'influence sur elle pour la décider à cet arrangement singulier, cela prouve que cette influence est trop grande, et je condamne à la fois ceux qui l'ont exercée et celle qui l'a subie. Quel a été dans tout ceci l'avis de M. D....., du père des deux enfants éloignés de la maison paternelle ? Je devine son caractère en le jugeant d'après son consentement : M. D..... est sans doute un de ces êtres passifs, incapables peut-être de faire le mal, mais également incapables de l'empêcher.

Parmi les devoirs que les femmes ont à remplir

ici-bas, le plus important de tous est sans contredit le devoir de la maternité ; la nature en a fait le bonheur suprême, et en y attachant les joies les plus vives qu'une femme puisse éprouver, elle a rendu faciles tous les sacrifices dont il se compose : grâce à elle, les soins les plus rebutants deviennent doux ; les veilles, les fatigues, les inquiétudes sont supportées avec courage, et tout ce qui serait une cause d'affaiblissement pour les autres sentiments moins élevés est, au contraire, pour celui-ci un stimulant et une cause de durée éternelle. Celle qui ne peut être une bonne mère ne sera ni une bonne épouse ni une bonne amie ; elle sera toujours gouvernée, non par des principes, mais par des passions et par des instincts mauvais. Jeune, elle livrera sa vie aux plaisirs de la vanité, aux manèges de la coquetterie ; vieille, elle sera la proie des sentiments qui sont la conséquence et le châtiment de l'oubli de ses véritables devoirs : elle sera jalouse et envieuse, et supposera toujours chez les autres les mauvais instincts qui l'auront guidée elle-même. Les événements ne se chargent pas toujours de nous punir ou de nous récompenser selon nos mérites ; la punition ou la récompense sont en nous mêmes, non ailleurs ; et si la justice distributive des biens et des maux nous semble quelquefois en défaut, c'est parce que nous ne pouvons lire dans l'âme de ceux que nous estimons heureux ou malheureux, en jugeant leur situation seulement au point de vue des avantages frivoles et des faits extérieurs. Ceux qui se sont affranchis des devoirs qu'ils avaient à remplir ne sont pas toujours tourmentés par le remords : une obscurité profonde règne dans certaines consciences dépourvues de l'intelligence nécessaire pour discerner le bien et le mal ; mais ils trouvent leur châtiment dans l'amertume des sentiments qu'ils éprouvent ; ils errent au hasard, sans règle, sans but déterminé ; ils n'ont eu en vue que leur propre satisfaction, et ils ne l'ont point trouvée, car elle n'existe que dans la certitude de n'avoir écarté de soi aucun des devoirs qu'on a eu à remplir ; tout ce qui est un lien est en même temps un frein qui nous garantit contre les écarts et nous fait parcourir notre route avec plus de sûreté. Voilà ce qu'ignorent les personnes qui, ainsi que

madame D....., se sont affranchies des ennuis de la maternité.

Ceci n'est que le premier point de mon réquisitoire. J'ai été désagréablement impressionnée par la tendance que vous me signalez en elle : vous la trouvez *amusante* ; cela n'est point suffisant pour lui accorder votre affection et l'introduire dans votre intimité. Une personne qui en toute occasion saisit et met en lumière le côté ridicule des gens même les plus inoffensifs, qui poursuit de ses plaisanteries mordantes même ses amis, cette personne, chère Hélène, est dénuée de bonté : toutes ses protestations ne sauraient me convaincre, car ses actions démentent ses paroles. Que l'on se serve de la moquerie en de rares occasions, et comme d'une arme défensive pour repousser une agression, cela peut quelquefois convenir à des hommes : une femme, même en ces occasions, n'a point de refuge plus sûr que le silence ; le silence est éloquent, il peut exprimer tous les sentiments de réprobation que nous inspirent les mauvais cœurs et les méchantes actions ; il n'engage point une lutte, toujours funeste au repos et à la dignité d'une femme ; il est, en un mot, quand on a su lui donner de l'autorité par une vie respectable, il est la forme la plus écrasante qu'une femme puisse employer pour exprimer le blâme. Mais lorsqu'on fait de la moquerie une arme offensive, lorsqu'on la met au service d'une malveillance constante, on est non-seulement méchant, mais dangereux, et il faut fuir ceux qui sont en proie à cet abominable travers, car tôt ou tard l'heure sonnera où ils vous infligeront les blessures qu'ils n'épargnent à personne.

Vous me confiez un petit projet que M. de Guymont doit ignorer, et qui a été formé avec votre nouvelle amie : elle vous a engagée à garder le secret le plus profond, mais vous n'avez pu, dites-vous, renoncer à votre vieille habitude de me *tout dire*. J'ai eu, en effet, le droit de tout savoir quand vous dépendiez entièrement de mon affection et de mon autorité. Aujourd'hui ce droit appartient à votre mari, et je ne saurais trop vous supplier de n'enfreindre jamais, sous quelque prétexte que ce soit, l'obligation de le consulter, même à propos des décisions qui vous sembleront les plus innocentes. M. de Guymont n'est point votre maître, il est le meilleur et le plus tendre de

vos amis, et vous ne pouvez lui faire un mystère sans courir un danger plus ou moins éloigné.

Em. Raymond.

(A SUIVRE.)

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

DANS LA FABRICATION DES PIANOS.

Un brevet a été donné par lettres patentes, le 10 du mois d'avril à M. Antonio Pratte, fabricant de pianos, au No. 1676 rue Notre-Dame, à Montréal, pour l'invention d'un procédé mécanique destiné à produire dans les pianos droits une tonalité plus pure et plus chantante, et, en même temps, parfaitement dégagée de dissonances et de vibrations fausses.

Cette amélioration d'un caractère précieux a été hautement appréciée par les connaisseurs qui ont fait l'essai de l'instrument, et devrait être examinée par tous les musiciens dont l'oreille délicate est souvent choquée par des sons qui dénotent l'absence de ces qualités essentielles dans d'autres instruments.

Une tasse de café obtenue en un instant.



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épiciier.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite,
par les **Poudres**
+ + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.


Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,


L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ARCAHBAULT

 *Photographie Artistique*

1662 Rue NOTRE-DAME,

MONTREAL.

 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

Tout à fait différent du procédé allemand.

Il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique dans sa préparation.



LE

COCOA

DE

W. BAKER & CIE

est absolument pur et soluble.

Il a trois fois la force des cocoas mêlés avec la farine de maïs, *arrowroot*, ou sucre, et est par là même plus économique, coûtant moins qu'un sou la tasse.

Il est délicieux, nourrissant et facilement digestif.

En vente dans toutes les épicereries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

MARCHANDISES DE PRINTEMPS

N'attendez pas au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

La Saison du Printemps.

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

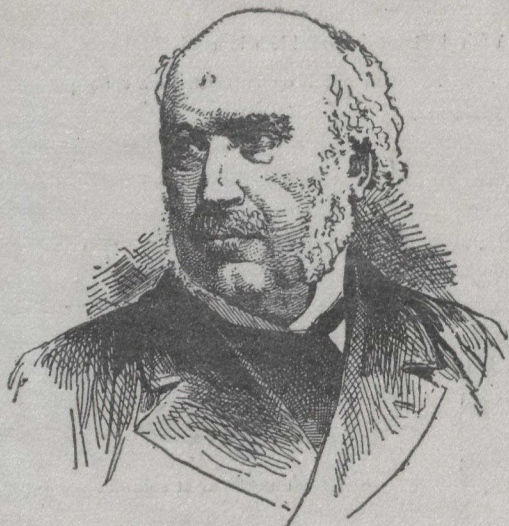
VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,

8 Cote St. Lambert, Montreal.



JULES SIMON.

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, d'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez tous les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Pour Circulaires descriptives, etc., adressez :

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls Agents au Canada pour Mariani & Cie., de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec.

28 et 30 rue de l'Hopital - MONTREAL

Je remercie M. Mariani au nom de nos orphelins du sauvetage de l'enfance.

JULES SIMON.



Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,
Les Douleurs dans le Dos, Les
Mains Endolories.*

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC

FRANK MAGOR & CIB,
MONTREAL.